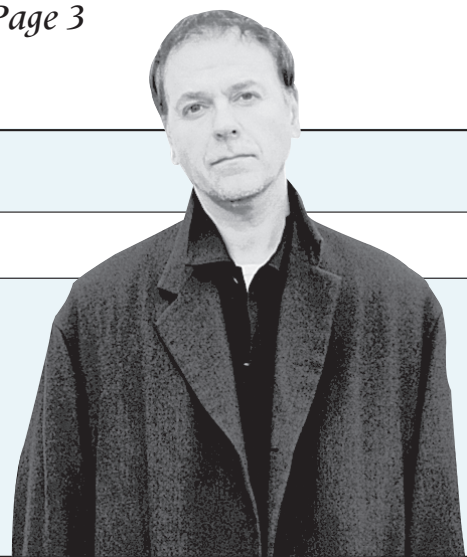


LECTURES

Le réveil
d'Enkil Bilal
Page 3



NOS CRITIQUES DE LA SEMAINE

EXCEPTIONNEL ★★★★★ TRÈS BON ★★★★ BON ★★★ PASSABLE ★★ SANS INTÉRÊT ★

Carnet américain,
Louise Cotnoir
> NOUVELLES
★★★★
Page 2

*La Seconde Révolution
tranquille*,
Gil Courtemanche
> ESSAI ★★★★★
Page 5

*Souvenirs d'outre-monde —
Histoire d'une naissance*,
Georges Belmont
> MÉMOIRES ★★★★★
Page 4

Amants,
Catherine
Guillebaud
> ROMAN ★★★
Page 4

La Presse

CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 1^{ER} JUIN 2003

LES ÉDITIONS DU BORÉAL



Photo MARTIN CHAMBERLAND, La Presse ©

Pascal Assathiany, actuel directeur général des Éditions du Boréal qui fêtent leurs 40 ans cette semaine.

40 ANS D'AURORES

La vie commence à 40 ans. On ne sait trop si cet adage s'appliquera aux Éditions du Boréal, maintenant quadragénaire, mais une chose est certaine : l'histoire du Boréal en est une de constante renaissance, intimement liée à l'évolution du Québec des quatre dernières décennies. *La Presse* a interrogé trois hommes qui représentent trois grandes époques du Boréal : Denis Vaugeois, Antoine Del Busso et Pascal Assathiany.



CHANTAL GUY

Le 3 juin, le gratin se réunira pour fêter le 40^e anniversaire de la maison qui a pignon sur la rue Saint-Denis depuis 1991. Mais une voix s'élève : « quarante et un ans! On fête en fait le 41^e anniversaire du Boréal ». C'est Denis Vaugeois, l'un des fondateurs du journal *Le Boréal Express*, qui donna naissance à la maison d'édition. « On a créé la compagnie un an après avoir existé », insiste l'homme aujourd'hui président des Éditions du Septentrion, très attaché à l'aventure de ce journal d'histoire qui faisait la manchette avec de « vieilles nouvelles ». À titre d'exemple, le premier numéro, paru en 1962 à Trois-Rivières, affichait ces gros titres : « Hochelaga rasé par les flammes », « Les Indiens ont-ils une âme? », « C'est prouvé, la Terre est ronde ». Il tira à 15 000 exemplaires!

Le but de ce journal? Renseigner les Québécois sur leur histoire, au moment même où le Québec vit une ébullition bien connue aujourd'hui sous le nom de Révolution tranquille. Denis Vaugeois, Jacques Lacoursière, l'abbé Gilles Boulet, Pierre Gravel et Lévis Martin, sous l'œil bienveillant de M^{gr} Albert Tessier, qui les traite de « bande de fous », se questionnent sur le nom à donner à leur bébé. *Le Boréaliste*? Jean Laurin, gérant de l'imprimerie des Forges, n'aime pas. *Le Boréal Matin*? C'est drôle mais... *Le Boréal Match*? Bof. *Le Boréal Express*, pour faire un clin d'œil à ce journal français qu'ils apprécient? Oui. Et ce

sera plus facile à traduire en anglais, car on voit déjà grand. Denis Vaugeois hérite ces souvenirs : « C'était un travail énorme. Quand un numéro sortait, on le contemplait. C'était le meilleur, le plus beau. Pour fêter ça, Jacques Lacoursière nous faisait une bouffe souveraine. Encore aujourd'hui, il n'y a pas un salon du livre où les gens ne nous parlent pas du *Boréal Express*.

À la suggestion de l'imprimeur, les fondateurs créent la compagnie du Boréal Express. L'aventure du journal se poursuit jusqu'en 1967, année de l'entrée en vigueur des nouveaux tarifs postaux, qui rendent l'expédition du journal beaucoup trop coûteuse.

L'aventure du livre

Faute de poursuivre le journal, on se tourne alors vers l'édition de livres historiques et d'essais politiques. Paraissent alors des ouvrages majeurs de Maurice Séguin, Jean Provencher, Paul-André Linteau, Normand Séguin, Claude Morin — « Le Marie Laberge de 1973 », plaisante Denis Vaugeois — pour ne nommer que ceux-là.

Quand le Parti québécois prend le pouvoir en 1976, Denis Vaugeois est élu député de Trois-Rivières et ne peut plus se consacrer au Boréal Express. Il cède les rênes à Antoine Del Busso, professeur de sciences politiques qu'il a rencontré lors de la réédition de *Canada Québec, une synthèse historique*, le premier livre du Boréal publié aux Éditions du Renouveau pédagogique. Entre-temps, Vaugeois avait proposé à Pascal Assathiany, de Diffusion Dimédia, de s'occuper de la promotion et de la diffusion de Boréal, plutôt que de ne travailler qu'avec des maisons d'édition françaises.

Voir BORÉAL en F2

CHRISTIAN MISTRAL

La quadrature du Vortex

CHANTAL GUY

Trois ans après *Valium*, Mistral est de retour et voilà qu'il nous écartèle entre deux bouquins. D'un côté, *Vacuum*, quatrième et dernier volet du cycle «Vortex Violet». De l'autre, *Origines*, dans la collection «Écrire», où Victor-Lévy Beaulieu invite les écrivains à livrer les secrets de leur travail. On pourrait se sentir obligé de préférer l'un à l'autre... mais justement, l'un ne va pas vraiment sans l'autre.

La forme de *Vacuum* risque d'en surprendre plus d'un. Il s'agit d'un *weblog*, c'est-à-dire le journal de Mistral publié sur son site Internet, jour après jour. «Le *weblog* a été fait en fonction de la publication, explique l'écrivain. J'ai décidé ça dès le début, c'était prémédité. C'est l'aboutissement logique de ce que j'ai fait, des romans à la première personne avec un personnage qui porte mon nom et dont les protagonistes sont des gens de ma vie. Ça ne m'a jamais empêché de faire des romans qui se tiennent en eux-mêmes. C'est sûr que les gens me demandent si c'est vrai. Mais avec *Vacuum*, il y a plus de résistance. Les gens ont de la misère avec cette forme. C'est un faux journal et un roman vrai. Car si c'était un vrai journal intime, par définition, il ne serait pas sur Internet.»

Le plus intéressant de *Vacuum*, c'est qu'en dépit de sa forme hachurée se dresse une sorte de rayon X d'un roman, son squelette. Que l'anecdotique se transforme en histoire et les amis, en personnages. C'est ce que Mistral voulait. Ajoutons que *Vacuum* est le premier livre d'une nouvelle collection créée par Mistral chez Trait d'union, «Gaal», dont l'intention est de privilégier les auteurs qui font de l'écriture une quête. «L'esprit de cette collection est contenu dans son nom. Je ne veux pas publier les gens d'un seul livre, des écrivains du dimanche, qui font ça en dilettantes. *Vacuum*, c'est mon premier titre, je connaissais bien l'auteur, ça fait qu'on s'est bien entendu. Je suis un des seuls qui est capable de travailler avec sans problème! (rires)» Ce qui veut dire aussi que Mistral n'est plus chez XYZ. «Je n'ai pas de grief particulier, on s'est entendu d'un commun accord. Je pense qu'on se prenait pour acquis et ça s'embourbaît un peu dans ma carrière. Je voulais qu'on s'occupe de moi, un peu plus de challenge, des responsabilités.»

Voir MISTRAL en F2



Photo MARTIN CHAMBERLAND, La Presse ©

Christian Mistral.

224 PAGES • 34,95\$

Plongez dans l'univers du Moyen Âge

Gratia Dei Les chemins du Moyen Âge

DIDIER MÉHU

Visitez l'exposition *Gratia Dei*
Musée de la civilisation de Québec jusqu'au 28 mars 2004

MUSÉE DE LA CIVILISATION
Québec

NOUVELLES

Le deuil des origines

SUZANNE GIGUÈRE
collaboration spéciale

« La mémoire est une affaire de blessures », lance Jacob Szumanski dans *Carnet américain*, le deuxième recueil de nouvelles de Louise Cotoir qui est surtout connue comme poète. C'est au cours d'un séjour à New York en 1995, alors qu'elle occupait le studio du Québec, que lui est venue l'idée de broser quelques portraits d'immigrants et de leurs descendants établis dans cette ville qui tient à la fois de l'île et du continent. Dans les 13 nouvelles qui prennent le relais l'une de l'autre résonnent les voix pathétiques, tendres, burlesques, d'êtres sensibles, blessés, aux racines flottantes ou occultées, qui rêvent de réconcilier l'ombre et la lumière qu'ils portent en chacun d'eux.

Un même thème unit les récits : celui du deuil des origines. La nouvelliste décrit les répercussions de ce deuil sur leur imaginaire et sur leur réalité. Elle nous propose un voyage dans les mémoires et les cultures d'êtres déracinés émotivement qui voient basculer leur destin, leurs espoirs et leurs repères, bousculés.

Cette quête identitaire omniprésente dans le *Carnet américain* ne va pas sans douleur. La hiérarchie des appartenances est bouleversée par les déplacements, les rencontres, le croisement des langues et des cultures. Hantés par un sentiment de perte, par la crainte de l'échec, par la nécessité de reconquérir un passé tout en sachant l'incapacité de s'approprier ce qui a été perdu, les personnages, tous masculins, évoluent sur un terrain ambigu, mouvant et productif. Tout ce chaos a pour conséquence de formidables implosions dans leur imaginaire, que l'auteur reconstitue avec éclat.

Mosaïque new-yorkaise

Un saxophoniste noir hurle sa peine, sa révolte et son désespoir dans une nuit lourde de juillet face au World Trade Center qui lui a ravi sa femme et sa fille. Coupé de ses racines, il s'en veut d'avoir perdu la sagesse de ses grands-parents africains qui l'aiderait à supporter la perte. À travers la mélodie qu'il improvise, il laisse remonter les chants oubliés de sa mère.

Kim Sun est un peintre célèbre du Chinatown qui a renié ses origines et a choisi de vivre à l'occidentale. À la mort de ses parents, il ressent un vide vertigineux... Kaji Akira est japonais. Il a échappé à la mort le 6 août 1945. Vingt-cinq ans plus tard, il compose en photos une sorte d'autobiographie imaginaire pour se délivrer de sa dette envers les morts.

Après des exils successifs, Vadim Nikolaïevitch ne sait plus à quelle patrie il appartient. Il tente de rassembler les morceaux épars de son existence en racontant au passager français monté dans son taxi jaune à damier noir, les misères et splendeurs de sa Russie natale. Intitulée « Morcellement », cette nouvelle est la plus touchante du recueil.

Des portraits émouvants

Franz Müller, à qui ses parents ont caché leur passé nazi, éprouve de plus en plus la sensation de n'être rattaché à aucune histoire, petite ou grande. La découverte d'une malle remplie de photos lui permet d'accéder enfin à sa naissance. Fabrice Pucci, le cœur noué par une douleur, a pris autrefois le chemin définitif de l'exil. Dans son restaurant, il a recréé l'atmosphère conviviale de Florence. Il renoue ainsi avec les lieux premiers où se forge toute mémoire.

Cette quête d'identité n'est pas propre aux immigrants, comme l'illustre la dernière nouvelle du *Carnet américain*. Pour Jeremy Olmsted, américain « sans trait d'union », l'exubérante vitalité du melting-pot new-yorkais l'oblige à questionner son identité culturelle. « Je suis allé en Europe pour me chercher, mais je n'étais pas là non plus. »

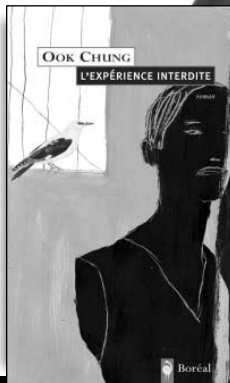
Dans son *Carnet américain*, l'auteur va au-delà d'un portrait en creux de la société new-yorkaise immigrante. Elle parle de sentiments universels comme l'inquiétude, le doute, la douleur et la mélancolie. Ce recueil est porté dans l'ensemble par une intense émotion. L'évocation poétique de certains lieux de New York, comme le pont de Brooklyn avec ses lampadaires « comme des tulipes en flammes », les gospels de l'église Abyssinien Baptist, la voix de Maria Callas et le *Don Carlo* de Verdi, apportent des inflexions tendres à la belle prose de l'auteur qui, par ailleurs, multiplie les défis formels en ayant recours à un savant jeu de citations d'écrivains qu'elle mêle à son écriture. À la manière d'un Georges Perros qui revendiquait une écriture fragmentaire puisque, affirmait-il, « la vie, c'est par moments ».

★★★★

CARNET AMÉRICAIN
Louise Cotoir
L'instant même, 97 pages

3143125A

OOK CHUNG



Une fascinante
métaphore de la
création

L'EXPÉRIENCE INTERDITE

Roman
196 pages • 19,95 \$

Boréal
40 ans
www.editionsboreal.qc.ca

© José Lambert

MISTRAL

Suite de la page F1



Photo MARTIN CHAMBERLAND, La Presse ©

Christian Mistral

C'est aussi l'heure des bilans, le moment d'assumer ses choix. Pour Mistral, il n'y en avait qu'un seul : écrire. Et ce choix a aspiré toute son existence, avec tout ce que ça implique. Il a beau douter, jamais il n'acceptera de dire que ce fut une erreur. « Je préférerais crever plutôt que de donner satisfaction à ceux qui m'ont découragé de faire ce métier », insiste-t-il. *Origines* en parle abondamment et presque douloureusement. « Je n'ai jamais changé d'idée, quand bien même j'aurais dû, quand bien même je devrais maintenant que je n'aime plus écrire, sauf que j'ai 38 ans et je ne sais rien faire d'autre, parce que je n'ai jamais changé d'idée... » Mistral n'aime plus écrire ? « Plus comme avant, c'est en grande partie la nouveauté qui est sortie de tout ça. Il y a beaucoup plus à perdre, moins à gagner. J'aime avoir écrit. » Et comme un ancien combattant, il montre ses blessures, ses cicatrices, sans se plaindre, presque avec fierté, comme autant de preuves de sa bataille et de points sur lesquels s'accrocher : de vieux souliers donnés par Guillaume Vigneault, dont il suit dans

Vacuum la carrière glorieuse qu'il a déjà connue, cette dent qui lui fait mal et qu'il n'a pas les moyens de réparer, ses propres bouquins qu'il vend à la librairie pour un peu d'argent de poche, cette mélancolie de l'époque où les chanteurs lui demandaient des chansons (dont les droits lui permettent encore de boucler les fins de mois). Ses frasques passées ont tari la source, et il revient souvent sur cette désertion des artistes, mais sans rancœur réelle. Il assume.

Mais il doute. « Peut-être que je ne pourrai jamais faire mieux que *Vautour*, que je considère comme mon meilleur roman, dit-il. Peut-être que oui. Une de mes hantises, c'est de savoir quand arrêter. Parce que j'ai vu trop de vieux écrivains s'accrocher pathétiquement, parce qu'ils ne savaient rien faire d'autre. J'aimerais saisir ce moment, mais je ne sais rien faire d'autre non plus, alors je vais essayer de rester bon jusqu'au bout. Mais comment fait-on pour savoir ? Est-ce possible ? » Cette angoisse, c'est aussi ça, être écrivain. Et Mistral l'est, indéniablement.

BORÉAL

Suite de la page F1

En 1978, quand Vaugeois devient ministre des Affaires culturelles — il créa la loi 51 sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre — il vend toutes ses actions à Antoine Del Busso, qui s'associe alors à Pascal Assathiany. À ce moment, le Boréal Express a 54 titres à son catalogue. « J'ai eu des offres importantes, dont celle d'un homme qui avait gagné à la loterie ! se souvient Denis Vaugeois. Mais l'orientation de la maison convenait à Antoine, pour qui j'avais beaucoup d'estime. »

Vers une maison de littérature générale

Une nouvelle ère commence pour Boréal Express. C'est sous la gouverne d'Antoine Del Busso que paraissent *Histoire du Québec contemporain* — le Lindeau-Durocher-Robert pour les intimes —, les *Quatre Saisons*, de Jean Provencher, la série *L'État du monde*, *Le Canard de bois*, de Louis Caron, *La Détresse et l'enchantement*, de Gabrielle Roy...

« Je crois que ma contribution est d'avoir élargi l'éventail des publications, estime Antoine Del Busso, aujourd'hui directeur chez Fides et aux Presses de l'Université de Montréal. On est sorti de l'histoire du Québec pour explorer d'autres avenues, s'ouvrir sur le monde. J'étais sensible à la littérature, à l'essai, à des questions moins centrées sur le Québec. Je pense que ma plus grande réalisation, c'est l'équipe qui a été mise en place. J'ai fait les bons choix. J'ai recruté Pascal, François Ricard, Jacques Godbout, Daniel Latouche... Ce sont des gens qui ont des idées, une façon originale et stimulante de voir les choses. »

L'actuel directeur général de Boréal et de Diffusion Dimédia, Pascal Assathiany, le confirme. « En fait, le Boréal, c'est sept ou huit maisons en une, dit-il. Parce que souvent, les maisons, c'est une personne, alors qu'ici, on est plusieurs. C'est ce qui fait notre valeur, car si un de nous a une adhésion très forte pour un texte, il doit arriver à vaincre le scepticisme des autres, comme le dit Jacques Godbout. Il n'est pas seul dans son coin à publier sur le *feeling*, parce que ça a été discuté, contredit... C'est cette interaction qui donne peut-être la couleur de Boréal. Et son indépendance : on ne dépend pas d'entreprises économiques ni d'un groupe de presse, d'un groupe religieux ou d'un parti politique. On ne dépend que des manuscrits. »

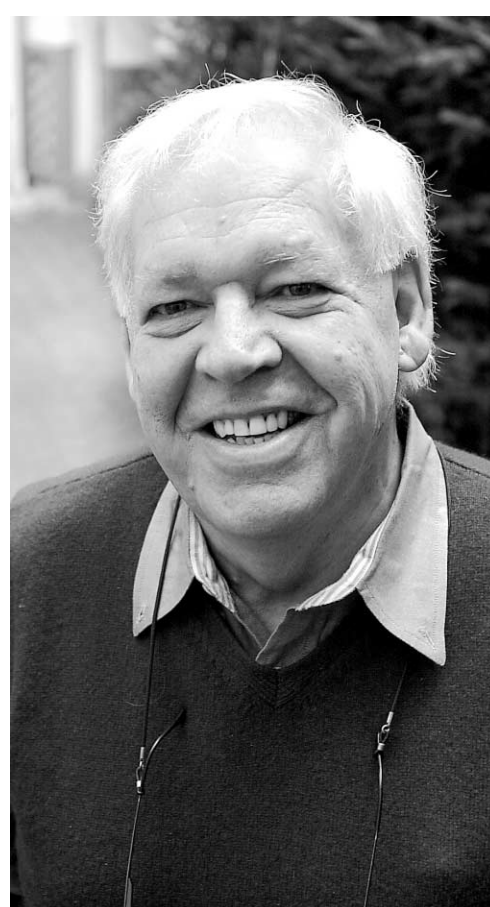


Photo ROBERT MAILLOUX, archives La Presse ©

Denis Vaugeois

La maison traverse une crise de croissance en 1987, année où on laisse tomber le mot « express » pour ne conserver que l'appellation d'aujourd'hui : Boréal. Nouveau nom, nouveau conseil d'administration, un actionnaire parisien minoritaire... Le Boréal s'ouvre vers les relations extérieures et cela ne se fait pas sans heurts. Antoine Del Busso claque la porte. C'est un épisode douloureux sur lequel Vaugeois, Del Busso et Assathiany n'aiment pas trop s'épancher. Vaugeois croit que le Seuil a joué un rôle pour écarter Del Busso. « Mais l'amitié transcende tout et je pense que ça a été pour le mieux pour tout le monde. Ça a permis à Antoine d'aller ailleurs et à Pascal d'avoir l'espace qu'il voulait. »

« J'ai le goût de vous dire que j'ai oublié cet épisode, qui fut le plus difficile de ma carrière, répond le principal intéressé. Pascal arrivait de Paris, c'était un conflit de personnalités, même si nous étions

d'excellents amis. Je pense que j'étais allé au bout de mon rôle. Boréal a fait des percées très importantes sur la scène internationale depuis, ce qu'on n'avait pas tout à fait réussi à mon époque. C'est devenu une maison de premier plan, un bon modèle, qui ne doit cependant pas être un modèle unique. »

« Une séparation, avec un auteur ou un collègue, ça laisse des blessures, dit Assathiany. Ce sont les souvenirs les plus pénibles, mais ce sont aussi des passages qui nous renforcent, qui nous permettent de rebondir. » Les trois hommes conservent encore des liens aujourd'hui, s'appellent par leur petit nom et se sont succédé à la tête de l'Association nationale des éditeurs de livres, malgré les prises de bec. Vaugeois en veut quand même un peu à Assathiany d'avoir refusé de rééditer le journal *Boréal Express* ! « Ça aurait marché parce que l'histoire de Boréal, ça a toujours été des coups d'audace... C'est mon ami et je sais qu'il ne sera pas content si je dis ça ! s'esclaffe-t-il. Cela dit, je trouve que Pascal a fait un bon travail... mais c'était déjà bien parti ! Il aurait pu gâcher la sauce, il en a fait quelque chose de meilleur. »

Demain, le monde

Toujours est-il qu'aujourd'hui, le Boréal peut se flatter de compter à son catalogue (1200 titres) les auteurs les plus en vue des dernières années : Proulx, Bismuth, Ondaatje, Vigneault, Hamelin, Lalonde, Bissoondath, Laberge, Martel... nouveaux venus, auteurs réputés, littérature migrante, traductions ; ce n'est là que le volet littéraire. Il y a aussi les essais, la littérature jeunesse, les ouvrages pratiques. Mais un des buts visés par Assathiany est de faire connaître les auteurs québécois à l'étranger, donc d'investir dans la traduction. « Pour moi, c'est fondamental. Ce n'est pas facile, c'est long, c'est très coûteux, mais c'est aussi important que de distribuer chez soi. Aujourd'hui, on a des livres traduits dans à peu près toutes les langues. Ce qui est sûr, c'est qu'année après année, on a une base de plus en plus solide et un réseau de plus en plus fort du point de vue international. Quand un roman nous arrive, on peut identifier 25 éditeurs dans le monde qui pourraient être intéressés. » Les récents succès internationaux de Gaétan Soucy et Gil Courtemanche sont là pour en témoigner.

Qu'est-ce qu'un bon éditeur ?

> **Denis Vaugeois**
« Avant tout, il faut qu'il soit libre financièrement. Il faut être indépendant de fortune pour se lancer dans ce métier-là. Ce n'est pas pour rien que les éditeurs ont un deuxième emploi. Sinon, on fait trop de concessions ou alors on tombe dans des affaires de mauvais goût, basement mercantiles. Ensuite, c'est l'indépendance. En troisième, l'entêtement. »

> **Antoine Del Busso**
« Le rôle de l'éditeur est un rôle de soutien. On a tendance à dire que l'auteur existe grâce à nous, à projeter les succès de nos auteurs sur nos propres affaires.

Mais c'est faux. On a besoin de se rappeler à une modestie de bon aloi. On peut être fier, mais c'est un travail d'équipe, il faut quand même laisser à chacun ce qui lui revient. Une chose qui me paraît évidente, c'est que le travail d'éditeur est d'autant mieux fait qu'il ne paraît pas. »

> **Pascal Assathiany**
« C'est à la fois un bon lecteur, celui qui repère un texte intéressant et celui qui peut accompagner l'auteur dans son travail de mise au point, de finition du texte. Je dis toujours que l'éditeur propose et l'auteur dispose. Ensuite, il faut savoir fabriquer un livre, qu'il soit at-

trayant, bien fichu, lisible, etc. Après, il faut savoir le vendre. Le commercialiser, en faire parler... mais sans faire de grandes esbroufes, des scandales ou de la provocation — je déteste ça. C'est le contenu qui compte. Un bon éditeur, c'est celui qui contribue à rendre le lecteur un peu plus humain, plus intelligent et mieux informé après sa lecture. La meilleure réussite, c'est quand on croit à un auteur inconnu et de s'apercevoir que son oeuvre, qui ne suscitait aucune attente, est partagée par des milliers de personnes. »

propos recueillis par Chantal Guy

| ENTREVUE |

Le réveil de Bilal

ROBERT LAPLANTE
collaboration spéciale

Le 6 juin prochain, 400 000 exemplaires de 32 décembre, la nouvelle bande dessinée d'Enki Bilal, seront distribués dans les différents pays francophones. Un tirage important pour un album qui aura mis cinq ans à paraître et qui devrait être l'événement littéraire de l'été. « J'avais prévu trois ans pour la réalisation de l'album, mais j'ai été sollicité pour un projet cinématographique » s'est empressé de préciser l'auteur au cours d'une entrevue téléphonique depuis son domicile parisien.

Cinq ans d'attente avant de pouvoir prendre entre ses mains l'exceptionnel deuxième volet de son triptyque consacré à la mémoire, un album surprenant, lumineux, épuré, très différent du sombre et baroque *Sommeil du Monstre*, volet initial de cette histoire. « Le premier épisode de la trilogie était un portrait de la société dans laquelle évoluaient mes personnages. J'avais un regard extérieur et descriptif. Mon dessin devait être lourd, sombre et chargé pour bien décrire cette civilisation où des organisations puissantes tentent d'éliminer toutes traces de culture, de pensée et surtout de mémoire. Pour le nouvel album, je me suis substitué à la mémoire de Nike, le protagoniste principal ; ce sont ses souvenirs que j'ai dessinés, c'est normal qu'ils soient moins précis, moins détaillés, plus vaporeux. C'est ce qui explique mes transformations graphiques », confirme l'auteur.

Mais si le graphisme de Bilal n'est plus tout à fait le même, l'univers qu'il tisse inlassablement depuis ses premiers albums publiés chez Dargaud au début des années 70, lui, n'a pas changé. Nous sommes toujours dans ce monde futuriste, glauque, terne et désespéré où les splendeurs architecturales du passé côtoient les froids bâtiments staliniens. Une société cynique déchirée entre les dictatures politiques et religieuses du passé, d'où les êtres humains sont absents

et qui nous rappelle étrangement les pires aspects des démocraties populaires d'Europe de l'Est.

« Effectivement, explique le dessinateur originaire de Belgrade, l'Europe de l'Est et les républiques de l'ex-Union soviétique jouent un rôle important dans ma bande dessinée parce que je suis né en Yougoslavie bien sûr, mais aussi parce que la situation chaotique de ces pays devient un terreau où tout est possible. C'est pourquoi une partie de l'histoire se situe en Sibérie orientale, un véritable no man's land au climat inhospitalier et aux infrastructures inexistantes, un far west du futur », affirme l'auteur, qui souligne que le récit se déroule aussi à plusieurs autres endroits dont New York et Bangkok. À l'origine, le *Sommeil du Monstre* était ma réaction face à cette guerre civile yougoslave et au silence européen l'entourant. Dans mon nouvel album, l'histoire dépasse ce conflit fratricide. C'est pourquoi les personnages se déplacent dans d'autres théâtres. »



« C'est pour moi un défi de faire de ce monde un lieu où tout est possible. C'est pourquoi une partie de l'histoire se situe en Sibérie orientale, un véritable no man's land au climat inhospitalier et aux infrastructures inexistantes, un far west du futur », affirme l'auteur, qui souligne que le récit se déroule aussi à plusieurs autres endroits dont New York et Bangkok. À l'origine, le *Sommeil du Monstre* était ma réaction face à cette guerre civile yougoslave et au silence européen l'entourant. Dans mon nouvel album, l'histoire dépasse ce conflit fratricide. C'est pourquoi les personnages se déplacent dans d'autres théâtres. »

Une logique implacable

Sous des allures de fable apocalyptique à la *Blade Runner*, Bilal met en scène de façon intelligente une histoire solide d'une implacable logique, une qualité qui n'était pas toujours l'apanage de ses premières créations solo. « C'est vrai que depuis la parution, en 1992, de *Froid Équateur*, je porte une attention particulière au scénario. Je veille beaucoup à la logique du récit et à l'importance des mots et, pour la première fois, j'ai l'impression d'avoir réussi », raconte le dessinateur, qui attribue ce souci à son expérience de réalisateur. « Réaliser des films m'a permis de voir la

bande dessinée sous un nouvel angle et de découvrir l'importance de la narration et ça s'est reflété dans ma production. »

Ces transformations ont non seulement influencé ses conceptions scénaristiques, mais elles ont eu un impact majeur sur sa notoriété. Le bédéiste a vite quitté le cercle intime des amateurs de bandes dessinées pour rejoindre un plus large public. Le prix du meilleur livre de l'année 1992 de la prestigieuse revue française *Livre* est venu confirmer la place de plus en plus importante que prenait Bilal dans le monde de la littérature. « Je ne pourrais pas vous expliquer les raisons de cette consécration. Mais j'ai l'impression

aussi à plusieurs autres endroits dont New York et Bangkok. À l'origine, le *Sommeil du Monstre* était ma réaction face à cette guerre civile yougoslave et au silence européen l'entourant. Dans mon nouvel album, l'histoire dépasse ce conflit fratricide. C'est pourquoi les personnages se déplacent dans d'autres théâtres. »

que c'est une reconnaissance pour mon audace. J'ai toujours refusé de refaire ce que j'avais déjà fait. Des albums de bandes dessinées comme *La Femme Piège*, des associations avec des romanciers comme Patrick Cauvin ou Dan Frank, des réalisations cinématographiques comme *Bunker Palace Hotel* et *Tykho Moon* ou encore ma participation aux décors de *La Vie est un roman*, le film d'Alain Resnais, témoignent de ce besoin de liberté créatrice et c'est peut-être cette recherche qui a trouvé des échos hors du monde de la bande dessinée. »



Enki Bilal

nous aurions sûrement été incapables de refaire quelque chose d'aussi puissant. Mais ça ne veut pas dire que nous ne travaillerons plus ensemble. D'ailleurs nous avons réalisé quelques projets qui sont à la croisée de la bande dessinée et de la littérature », précise le dessinateur qui, en plus d'envisa-

ger le dernier tome de son triptyque, doit orchestrer la post-production de son adaptation cinématographique de sa trilogie *Nikopol*, qui devrait sortir durant l'année 2004. « Il y aura un album bientôt, je ne sais pas quand, mais je peux vous garantir que ça ne prendra pas cinq ans. »

| LITTÉRATURE DU VOISIN |

Des nouvelles d'Amérique



DAVID HOMEL
collaboration spéciale

Les Anglo-Saxons ont quelque chose que nous n'avons pas, ou très peu : la nouvelle, ce qu'ils appellent, tout descriptivement, le *short story*. Dès la naissance du roman au 19^e siècle, la nouvelle lui faisait déjà concurrence en territoire anglophone. Il y a eu les récits d'Edgar Allan Poe et de Henry James, des chefs-d'œuvre du genre. Et plusieurs croient qu'Ernest Hemingway fut meilleur nouvelliste que romancier.

En littérature anglophone, c'est plutôt James Joyce qui a fourni le modèle au début du 20^e siècle avec *Les Morts* dans son recueil *Gens de Dublin*. La nouvelle, selon lui, devait contenir une action complète, tout comme le roman, et mener inexorablement vers une épiphanie (en bon catholique, il utilisait le langage de l'Église), c'est-à-dire une brusque prise de conscience chez le personnage principal. Cet éclat de lumière provoque un changement de vie qui clôture la nouvelle en beauté.

Cette conception de la nouvelle a formé le 20^e siècle en littérature anglo-saxonne. Mais comme toute chose, les modèles s'usent. Qu'en est-il de celui de Mr. Joyce, presque 100 ans plus tard ? Est-ce que les nouvellistes d'aujourd'hui commencent à revoir sa théorie ?

L'écrivain Melanie Rae Thon fait plutôt dans la « tranche de vie » que dans l'épiphanie. Elle a comme décor l'Ouest américain, qu'elle présente avec un mélange de poésie et de réalisme pur et dur. Melanie Thon s'occupe des négligés de la société ; chez elle, l'écrivain est accompagné par l'assistante sociale, et ce n'est pas pour rien que le recueil s'intitule *Filles de personne*. Les personnages sont des Noires,

des autochtones, dont l'auteur emprunte les voix avec plus ou moins de succès. Elle joue beaucoup à mélanger ces voix ; parfois on pense avoir affaire à une jeune Indienne, tandis qu'il s'agit d'une fille blanche qui se pose des questions sur ce que c'est d'être une exclue. La confusion des identités est voulue.

Pour le nouvelliste, c'est toujours une bonne stratégie de placer le meilleur morceau au début. C'est le cas avec « D'abord, le corps », qui ouvre la marche. Ce récit met en scène Sid, un ancien combattant au Vietnam qui cherche son chemin à travers des jobs assez sales, comme aux urgences, et ensuite à la morgue du même hôpital, comme s'il voulait retourner vers la boue du Vietnam, où il n'est pas mort comme ses camarades. C'est un homme de peu de mots : lorsque sa blonde lui demande « Qu'est-ce que tu vois en moi ? », il répond sans hésitation : « Deux bras, deux oreilles. Quelqu'un qui reste là quand je mange du poulet. » L'essentiel, quoi. Une fille qui l'écoute, qui le serre dans ses bras maigres cicatrisés par l'aiguille, car elle est intoxiquée à l'héroïne. Une fille perdue.

Sid, qui a survécu au Vietnam, finira par perdre une jambe parce qu'il tenait absolument à déplacer un cadavre à la morgue, une femme, un vrai poids mort qui tombe sur lui. La blessure de guerre différée. C'est bien ça, le monde de Melanie Rae Thon : beaucoup de hasards, beaucoup de violence. Comme dans « Père, Amant, Défunt, Rêveur », dans lequel un père fait tout pour déguiser le crime de sa fille, parce qu'il a déjà perdu sa femme et qu'il veut garder la deuxième femme de sa vie à tout prix. Changements d'identité dans la douleur, évocations lyriques de violence, le monde de Thon reconstruit une Amérique sauvage.

Amant, Défunt, Rêveur », dans lequel un père fait tout pour déguiser le crime de sa fille, parce qu'il a déjà perdu sa femme et qu'il veut garder la deuxième femme de sa vie à tout prix. Changements d'identité dans la douleur, évocations lyriques de violence, le monde de Thon reconstruit une Amérique sauvage.

Le noble art

On reste dans le coup de poing avec *La Brûlure des cordes* de F. X. Toole. Ce qui brûle, ce sont les cordes du ring contre la peau nue du boxeur. La boxe, selon Toole, qui a déjà pratiqué le noble art, est un sport où on en apprend plus lorsqu'on

perd que lorsqu'on gagne. Tout comme l'autre noble art, la vie.

Toole a été également soigneur et entraîneur, et cet homme sait écouter. On lit les nouvelles de ce recueil avec plaisir. Il suit les traces d'Ernest Hemingway, un écrivain qui, lui aussi, savait saisir la poésie du ring. La spécialité de Toole, c'est la revanche. Dans « Le Regard singe », qui fait allusion à la défiguration causée par trop de cicatrices autour des yeux, un vieux soigneur, un Irlandais, se venge d'un boxeur mexicain et de son *manager* qui tentent de le rouler.

« Un Juif noir » présente sensiblement la même mise en scène. Un boxeur et son entraîneur sont invités à un combat à Atlantic City ; leur rôle est de perdre, pour mettre en valeur la gloire du champion en puissance. Sauf que le perdant oublie son rôle, se prend pour le gagnant et botte le derrière du champion — tout ça parce que la chambre d'hôtel dans laquelle on voulait le loger était crasseuse, et notre homme exige le respect. Non seulement a-t-il démolé le champion, il a craché sur l'offre de son *manager* — encore une question de respect.

Le monde de Toole est strictement divisé par races, par ethnies, mais les liens entre hommes honnêtes et forts surmontent les barrières. Un entraîneur blanc et son poulain noir sont comme père et fils dans « Traces de cordes », pendant que d'autres Noirs tentent de les séparer, sur fond d'émeutes raciales à Los Angeles à l'époque de Rodney King.

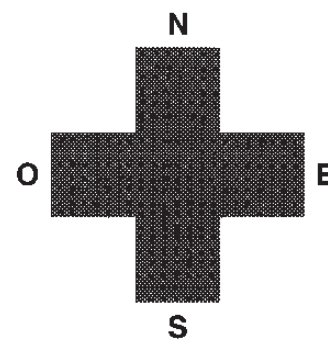
Chez Toole, il y a des lâches et des purs, des forts et des faibles. C'est un monde où l'ambiguïté n'a pas sa place, où les codes de comportement ne pardonnent pas. Lire F. X. Toole, c'est retourner dans un monde simple, loin du nôtre.

★ ★ 1/2

FILLES DE PERSONNE
Melanie Rae Thon,
traduction de Nadine Gassie
Éditions de l'Olivier, 235 pages

★ ★ ★

LA BRÛLURE DES CORDES
F. X. Toole,
traduction de Bernard Cohen
Albin Michel, 303 pages



Croix-Rouge canadienne
Division du Québec

En tout lieu. En tout temps.

1 800 592-7649
www.croixrouge.ca

SUZANNE JACOB



Un frère, une sœur,
les liens de vie et de
mort qui les unissent

WELLS

Roman
88 pages • 15,95 \$

Boréal
40 ans
www.editionsboreal.qc.ca

SOIRÉE BLUES - PROGRAMME DOUBLE

JIMMIE VAUGHAN
OTIS RUSH

4 JUILLET
RYTHMES
Métropolis

La Presse

Info Jazz Bell
514 871-1881 11888 515-0515
www.montrealjazzfest.com

Billets en vente

Au Spectrum / www.spectrumdemontreal.ca
318, rue Sainte-Catherine Ouest

Aux comptoirs Admission / www.admission.com
(514) 790-1245

Métropolis
59, rue Sainte-Catherine Est

RABAIS
POUR LES DÉTENTEUSES LA CARTE
MASTERCARD BANQUE NATIONALE
Profitez d'un rabais de 2\$ par billet
lorsque vous utilisez votre carte
MasterCard Banque Nationale
pour régler vos achats de billets du Festival*.
*Certaines restrictions s'appliquent

LETTRES FRANÇAISES

La vérité d'une époque

RÉGINALD MARTEL
regimartel@videotron.ca

Sans brandir l'encensoir qui me priverait d'une liberté aussi chère que peu rémunératrice, je m'appête à dire tout le bien que je pense du livre d'un ami très cher, Georges Belmont, dont les *Souvenirs d'outre-monde* — *Histoire d'une naissance*, ont été publiés il y a plus d'un an par la maison Calmann-Lévy à Paris. Les souvenirs de mon ami, auxquels les confidences qu'il m'a faites pourraient ajouter, mais qu'il n'a pas retenues, par pudeur ou discrétion, s'étendent de la petite enfance jusqu'aux années trente. À cette époque, Paris était une nouvelle Athènes. Les écrivains français exerçaient alors leur domination intellectuelle, esthétique et morale sur tout l'Occident. Autour d'eux ou en marge, les écrivains étrangers venaient vivre in situ la fin d'un monde et l'espoir d'un nouveau. Georges Belmont était alors bien jeune (et, ma foi, il l'est encore, entré presque vert dans sa 10^e décennie).

Né en 1909 dans l'Ain, pays pour lequel il garde une bonne tendresse, il est reçu en 1928 à l'École normale supérieure, dont le prestige à l'époque n'avait pas d'égal. Son tempérament bouillant l'amène à donner sa démission, fait rarisime, au grand désespoir de ses parents. L'Irlande aura provoqué ce rejet, pour des raisons d'abord confuses. Il comprend plus tard qu'il n'est pas fait pour une existence irrémédiablement balisée. Boursier de Normale Sup⁹, le jeune Jurassien séjourne à Dublin dès l'automne 1929, lecteur de français au Trinity College. Il y retrouve à l'occasion Samuel Beckett, qu'il a connu rue d'Ulm et qui deviendra son ami pour toujours. Sans le sou et sans avenir prévisible, il rentre ensuite à Paris, où vient le rejoindre une jeune veuve qu'il a épousée presque clandestinement.

C'est la Crise économique, dure époque pour faire carrière en quelque domaine que ce soit. Le jeune homme a des ambitions littéraires, mais il faut survivre d'abord. Il accepte de menus travaux de personnages qu'il n'estime guère et qui le lui rendraient bien, s'ils daignaient le remarquer. Déjà parisien malgré sa courte expérience de la capitale, il sait que pour progresser dans le milieu littéraire, il faut cultiver les contacts (rien n'a changé). Ses démarches vont surtout vers ceux qu'il admire, et tant mieux s'ils peuvent lui être utiles. Le hasard fera le reste, il sera souvent propice. La liste des célébrités chez qui Georges Belmont a fréquenté est

impressionnante. Quand il raconte ses rencontres, je me dis que c'est une chance inouïe que d'avoir connu d'aussi près tant de grands écrivains. Puis, je songe aussi que d'être l'ami de Georges Belmont n'est pas rien et qu'ils ont dû en profiter autant que moi !

Il y eut Beckett, donc, et aussi André Gide, Jean Paulhan, Robert Desnos, Raymond Queneau, Roger Vaillant, Thierry Maulnier. Plus tard, James Joyce, Henry James, Evelyn Waugh et Henry Miller et tant d'autres qui ont reconnu en Georges Belmont un traducteur exceptionnel. Le portrait de cette nébuleuse intellectuelle, pas unie du tout, réunit bien d'autres personnages encore, que le mémorialiste ne retient qu'un instant, parfois pour les épingle, avec humeur mais sans rancune rageuse, en quelques mots qui peuvent être dévastateurs. Pour la manière de M. Belmont, quand elle se fait acide, et la saveur de l'anecdote, lisons ce souvenir du temps où il avait 10 ans environ :

C'est qu'ils étaient odieux, « les Claudel », ceux du nom comme les latéraux et collatéraux. Le Paul, tout poète qu'il fut, un jour qu'il débarquait du train de Paris de six heures du matin sur le quai de la petite gare de Virieu-le-Grand (...), je l'entendis apostropher un paysan qui se trouvait là comme moi par flânerie et curiosité, mais dans les poches, pour lui enjoindre de porter ses valises jusqu'à la voiture à cheval du « courrier », en usant pour cela d'un tutoiement : « Hé, là, toi... ! » dont le ton valait un rudolement de poigne féodale et m'a sans doute empêché plus tard, en restant dans ma mémoire, de jamais goûter les ampoules péguynologiques de son théâtre et de ses prosopopoiopées. L'écho en était encore dans mes oreilles et dans la sueur de répugnance que j'eus du glorieux vieillard assis dans sa superbe, bouffi de fausse bonhomie, une fois (il n'y en eut pas de seconde) où je lui fis visite, par je ne sais quelle nécessité professionnelle, dans les années cinquante.

Pas plus que d'amour, on ne vit que d'amitié et d'eau fraîche — ni même de whisky, et il y a des vires avec Joyce dont la relation, pour être honnête et sincère, est fort joyeuse mais un peu lacunaire, l'alcool ayant brouillé les pistes du souvenir !

Éditeur et journaliste

S'il a connu une carrière littéraire modeste, Georges Belmont a excellé vraiment dans l'édition et le journalisme. La collection « Pavillons » de Robert Laffont, c'est lui. Il travaillait avec ses auteurs avec patience et acharnement, à la manière d'un moine qui serait résolument laïque. Je me rappelle un de ses séjours à Montréal alors que, travaillant avec un auteur québécois au manuscrit de celui-ci,



Georges Belmont, il a quelques décennies.

il ne trouvait guère le temps de se livrer à ses plaisirs d'élection, marcher et bavarder. Le marcheur trouve dans cet exercice le plaisir qui permet d'apprécier Paris, qui est si beau. Le bavard, qui peut se faire intarissable quand il répond à une sollicitation précise — « Dis donc, Georges, tu as dû connaître Untel, à Hollywood, quand tu as fait ta célèbre interview de Marilyn Monroe ? » — cet aimable bavard sait aussi se taire et écouter, contrairement à certains de ses compatriotes qui nous croient trop stupides pour savoir émettre ne serait-ce qu'une opinion.

Un commentateur français, à propos d'*Histoire d'une enfance*, laisse entendre que Georges Belmont s'y intéresse bien plus à sa petite personne qu'aux célébrités qu'il a connues et soutenues. Tant de malhonnêteté peut surprendre qui ne connaît pas les moeurs des médias parisiens. Servis par une plume vive et en quête d'une gratification massive de leur ego, les critiques littéraires de là-bas, souvent à la solde des maisons d'édition, ont toujours des comptes en souffrance, qu'ils ne cessent de régler. La démarche de Georges Belmont est bel et bien autobiographique. Avant d'accompagner le mémorialiste dans l'observation tantôt amusée et tantôt désabusée des soubresauts, séismes et ruptures d'un temps qui couvre presque un siècle, on a d'abord besoin de savoir d'où il vient et où il va. Bref, de connaître la qualité et, s'il y a lieu, l'acuité de son regard.

Il est bien évident que Georges Belmont ne se pose pas en modèle. (Tu dois rigoler, Georges, dans ton grand salon du boulevard Saint-Michel.) Quand dans son livre il raconte ses frasques de jeunesse, assez timides d'ailleurs, ses conflits avec sa famille, ses tâtonnements amoureux, ses espoirs et ses doutes dans la quête de la Beauté, il ne vise rien d'autre qu'à situer ses lecteurs dans la vérité d'une époque. Pour mettre les faits et les humains en perspective, il fallait un point de vue signé. Pour le plaisir immédiat, les lecteurs de cette *Histoire d'une enfance* sont les bénéficiaires de cette mise à nu personnelle. Selon une perspective historique plus vaste, cet ouvrage ajoute, sans les altérer, aux monuments de la culture et de la civilisation que sont les Samuel Beckett, James Joyce, Henry Miller ou Graham Greene que Georges Belmont a annexés, par ses traductions, à la littérature en langue française. Voilà une oeuvre qui dépasse, sans la diminuer, celle d'un homme qui fut aussi un brillant patron de presse, fondateur de la prestigieuse revue *Jours de France*.

★ ★ ★ ★

SOUVENIRS D'OUTRE-MONDE
HISTOIRE D'UNE NAISSANCE
Georges Belmont
Calmann-Lévy, 444 pages

D'amour...



JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Pour lire quand l'été sera venu. Sur une chaise longue. Au bord d'un lac, ou du Saint-Laurent. Sur une terrasse fleurie. Quel programme.

Pour voir comment se fait, et se passe, le mystère de l'amour, jamais le même, jamais prévisible, toujours passionné. Autant d'amours que de gens, et il paraît que nous sommes quelques milliards...

Dans le roman *Amants*, de Catherine Guillebaud, il s'agit de cette fatalité maintes fois décrite, d'une rencontre entre deux êtres où tout semble avoir été établi d'avance. Ce sera lui, cela ne se discutera même pas, elle pourra attendre quelques jours en toute tranquillité d'esprit, puisque elle est certaine que ce sera lui... Lui, de son côté, la reverra un peu plus tard, sans se presser, avec cette même certitude. Ce sera elle. Tout est écrit. Peut-être ?

Ils vont s'aimer, c'est-à-dire s'explorer l'un l'autre. Se découvrir. Se parcourir. C'est très beau. Il y aura un mais, et même deux mais. Il est marié, il aime sa femme, il a une fille qu'il adore. Elle est mariée, elle aime son mari, elle a deux filles qu'elle chérit tendrement.

Plus compliqué que cela, c'est rare. Mais beaucoup d'amants vous diront que cela se peut — puisque cela existe, les amours plurielles. Les voilà donc tous les deux vivant une passion surtout physique, s'aimant un peu partout dans la ville — sauf chez lui, sauf chez elle, naturellement.

Clandestinité, secret, mensonge. Le plus léger possible, le mensonge, c'est-à-dire par omission. Ce que l'on ne sait pas ne fait pas mal, dit-on, mais cela fait peut-être mal à soi-même, de le cacher ?

L'écriture de ce roman est presque parfaite, de clarté pour un sujet sombre, de simplicité pour une situation compliquée. Et l'érotisme y est aérien, pour un amour étouffant.

Le regret de l'avoir perdue

Il était une fois un homme, que l'on qualifierait volontiers de petit garçon parce qu'il l'aima une femme et ne sut rien faire pour la retenir — à ce compte-là, le monde est rempli de petits garçons.

Il avait peur de tout, ce jeune homme. Peur de la femme en question, peur de sa famille, peur du monde normal (c'est-à-dire bourgeois), peur d'être happé par cette normalité, d'y perdre sa liberté, son coeur, ses sens, et quoi encore. Alors, il abandonna cette femme et se mit illico à en poursuivre d'autres. La liste fut longue, et l'auteur de cette confession décrira ses multiples rencontres. Ses confessions lits. Et celle qui fut son grand amour en a épousé un autre, beau, intelligent, riche, elle a deux enfants, et elle est parfaitement heureuse — sans lui. On a envie de dire c'est bien fait. Lui-même ne s'en prive pas.

Ah ! c'est un sport difficile... Coucher avec l'une et tout de suite après, désirer ne plus la revoir jamais... Sortir avec une autre qui est inscrite au Parti, qui pratique le réalisme soviétique et qui refuse de perdre sa virginité... Essayer l'exotisme, pourquoi pas une Pakistanaise ? Et tant d'autres... Avoir même une fille, et la négliger totalement... Ah ! c'est dur. Ce pauvre André (il s'appelle André) raconte, et raconte encore ses fausses amours qui sont, naturellement, le moyen stupide qu'il a trouvé pour oublier son amour véritable perdu à jamais.

Souvent, d'ailleurs, il s'adresse à elle, la tutoyant comme jadis.

Y a-t-il pire que cela ? Oui, car André voulait écrire... Or donc, cette femme perdue a eu pour conséquence de tarir en lui toute forme d'écriture. Il s'est égaré dans l'édition, comme on s'égarait chez les Madames. Jolie métaphore... Il reste à savoir que l'auteur, Antoine Audouard, a travaillé pour les plus grands éditeurs, et l'on soupçonne alors la grande part de regrets autobiographiques de ce roman. Mais Antoine est moins stérile que son André, heureusement. Il a écrit plusieurs livres, dont *Adieu, mon unique*, une superbe transposition de l'histoire d'amour entre Héloïse et Abélard.

La Peau à l'envers est peut-être un roman désabusé, sans doute, mais se lit comme on boit un bon alcool. Le plaisir augmente avec l'usage.

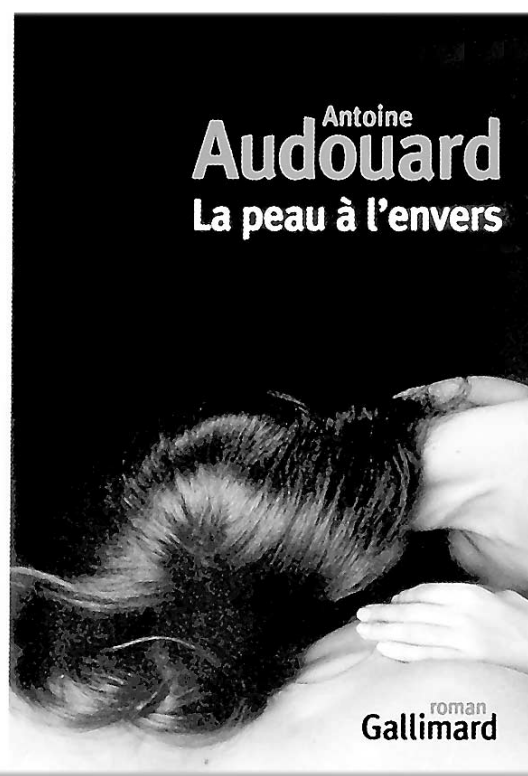
Je vous livre simplement les dernières lignes : « Comment elle avait dit, déjà ? Nos histoires d'amour durent toute la vie. »

★ ★ ★

AMANTS
Catherine Guillebaud
Seuil, Paris, 173 pages

★ ★ ★

LA PEAU À L'ENVERS
Antoine Audouard
Gallimard, Paris, 253 pages



Antoine Audouard La peau à l'envers

ur

roman Gallimard

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Basé sur les ventes du 21 au 27 mai 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur
1	Roman	ONZE MINUTES ♥	P. COELHO	Anne Carrière
2	Roman	L'IGNORANCE ♥	M. KUJANDERA	Gallimard
3	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression
4	Essais	QUI A TUE DANIEL PEARL ? ♥	B.-H. LÉVY	Grasset
5	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil
6	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard
7	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil
8	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
9	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont
10	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES ♥	D. ARCAND	Boréal
11	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR ♥	J. LÉVEILLÉ	L'Homme
12	Santé	GUÉRIR ♥	SERWIN-SCHREIBER	Robert Laffont
13	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock
14	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil
15	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard
16	Polar	GONE, BABY, GONE ♥	D. LEHANE	Rivages
17	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada
18	Cuisine	BARBECUE ♥	RWCHLEN/SCHNEIDER	L'Homme
19	Spiritualité Qc	CHASSEUR DE RÊVES	G. BLAIS	de Mortagne
20	Roman	LA TACHE ♥	P. ROTH	Gallimard
21	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
22	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
23	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès
24	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac
25	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont
26	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques
27	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Pion
28	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
29	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur
30	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON/ADAMS	Broquet
31	Psychologie	PETIT OU GRAND ANXIEUX ?	A. BRACONNIER	Odile Jacob
32	B.D.	LÉONARD, L. 33 - Y'a du génie dans l'air	DE GROOT/TURK	Lombard
33	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias
34	Biographie	CESAR IMPERATOR ♥	M. GALLO	XO éd.
35	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel
36	Psycho. Qc	STRATÉGIES POUR DÉVELOPPER L'ESTIME DE SOI ET L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novatis
37	Essais Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENNE	Transcontinental
38	Roman Qc	UN MATIN TU TE RÉVEILLES... T'ES VIEUX !	M. FRÉCHETTE	Vents d'Ouest
39	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal
40	Guide Qc	RÉPERTOIRE DES LIEUX DU MARCHÉ AU QUÉBEC, 4 ^e édition	COLLECTIF	Bipède
41	Pratique Qc	LEÇONS DE CHARME	D. PARENT	Libre Expression
42	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias
43	Polar	LES HOMMES DE PAILLE ♥	M. MARSHALL	Michel Lafon
44	Biographie	BRÛLÉE VIVE ♥	SOUAD	Oh ! Éditions
45	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

RENDEZ-VOUS
Tous les dimanches dans La Presse

SANTÉ ACTUEL

3143120A MAURICIO SEGURA

BOUCHE-À-BOUCHE

Un récit intimiste porté par un érotisme trouble

BOUCHE-À-BOUCHE

Roman
180 pages • 19,95 \$

Boréal 40 ans
www.editionsboreal.qc.ca

| ESSAIS |

Marx au quotidien

NICOLAS BÉRUBÉ

Karl Marx occupe une place à part dans l'univers des penseurs modernes. Il est adoré tant par les communistes et par les étudiants aux inclinaisons gauchistes que par certains adeptes du capitalisme débridé. « Plus je passe de temps à Wall Street et plus je suis convaincu que Marx avait raison, confiait un riche investisseur américain au *New Yorker* en 1997. Je suis absolument convaincu que l'approche de Marx est la meilleure façon de considérer le capitalisme. » Il n'en fallait pas plus pour piquer la curiosité de Francis Wheen, journaliste et éditorialiste au journal anglais *The Guardian*, qui vient de lui consacrer une « biographie inattendue », un ouvrage étonnant et inspiré.

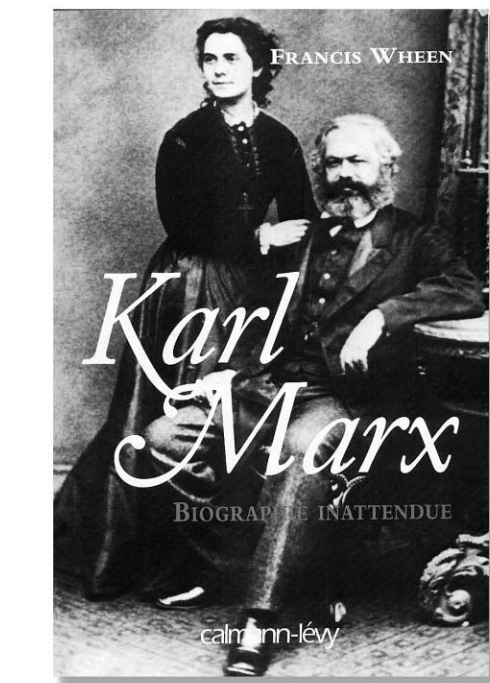
Pourquoi consacrer une énième biographie à cet être plus grand que nature ? Justement parce que Marx est toujours dépeint comme un être « plus grand que nature » et non comme un homme « de chair et de sang », explique l'auteur dans son introduction.

Le Marx de Wheen est donc un personnage à la fois studieux et brouillon, qui « travaillait dur pendant la nuit, carburant à la bière bon marché et à d'infects cigares ».

C'est avec surprise qu'on apprend qu'après ses études universitaires en droit, Marx, dont le *Capital* allait prendre le deuxième rang des livres les plus lus au monde (après la Bible), passa une année complète à « errer sans but entre Bonn, Trèves et Cologne, apparemment incertain de ce qu'il allait faire ».

Marx a entrepris sa carrière comme journaliste. À cette époque, apprend-on, sa propre capacité à discuter du communisme « était handicapée par le fait qu'il n'y connaissait rien ». C'est d'ailleurs en travaillant pour le quotidien *Rheinische Zeitung* qu'il aura, pour la première fois, à se pencher sur les problèmes de propriété privée, de bien public et de classe sociale. L'anecdote est assez cocasse : elle concerne le vol de bois dans les forêts privées. En Allemagne, l'usage commun donnait le droit aux paysans de ramasser le bois mort dans les forêts appartenant à des nantis, mais un aristocrate que cette coutume agaçait s'était mis en tête de faire emprisonner les « voleurs » de bois. « C'est précisément parce que le chapardage n'est pas considéré comme un vol qu'il se produit aussi souvent », a déclaré le fâcheux devant l'Assemblée fédérale. Ce à quoi Marx avait répliqué, dans une chronique : « C'est parce qu'une gifle n'est pas considé-

rée comme un meurtre qu'elle est devenue si fréquente. Il devrait donc être décrété qu'une gifle est un meurtre. » Le ton était donné...



L'opium du peuple

On suit Marx dans ses beuveries dans les pubs de Londres avec ses amis, qui se donnaient souvent comme pari de prendre un verre dans chacun des pubs compris entre

Oxford Street et Hampstead Road — un territoire qui en comptait exactement 18. Puis ils titubaient au hasard des rues, s'amusant à faire éclater les vitres des lampadaires au gaz à coup de pierres, pour ensuite s'enfuir dans les ruelles quand la police arrivait.

L'auteur prend également soin de remettre en contexte la célèbre citation de Marx, « que beaucoup citent toujours (...) pour dire que la religion est une drogue dispensée par les dirigeants pervers ». La citation d'origine, moins hostile, fait plutôt référence à l'opium en tant que « réconfort », qui représente, pour le pauvre peuple, « la chaleur d'un monde sans coeur ». Marx estime que le phénomène religieux est la fuite de l'homme opprimé ; Dieu n'existe pas pour autant, mais son image répond à une soif de sens.

La biographie est rédigée avec beaucoup de souffle, l'écriture est dense et vivante. On pourra par contre reprocher à l'auteur d'avoir voulu trop en faire : inspiré, Wheen n'hésite pas à parler, dans une même page, de l'enfance de Marx, puis de celle son père, de ses travaux universitaires, puis encore de son enfance, pour enchaîner avec une invective à l'endroit des détracteurs de Marx... Les biographes passionnés ont leurs tics, c'est certain, mais ils ont aussi une formidable qualité : celle de n'être jamais ennuyeux.

★★★ 1/2

KARL MARX : BIOGRAPHIE INATTENDUE
Francis Wheen
Calmann-Lévy, 396 pages

Déficit démocratique

RUDY LE COURS

Gil Courtemanche nous a habitués déjà à ses douces colères. Voilà maintenant qu'elles s'affirment dans un vif sentiment d'urgence, celui de redonner aux citoyens québécois le goût de la vie démocratique, aux citoyens de gauche en particulier dont il se réclame sans pudeur.

Écrit l'an dernier en partie dans l'euphorie du sommet de Porto Alegre, nouveau lieu culte de la mouvance confuse de la gauche, au plus fort de la popularité de l'Action démocratique de Mario Dumont de surcroît, et paru tout juste avant la dernière campagne électorale qui a porté au pouvoir les libéraux de Jean Charest, *La Seconde Révolution tranquille — Démocratiser la démocratie* n'a rien perdu de son à-propos, une fois la poussière retombée.

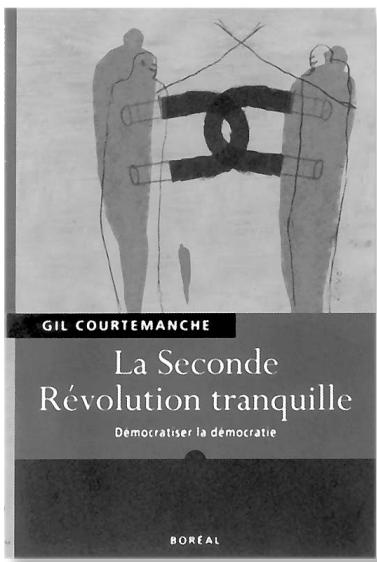
Ceux et celles qui s'inquiètent du faible taux de participation à ces élections y trouveront sans doute quelques pistes de réflexions.

Cet essai à la fois modeste, courageux et dépourvu de cynisme se veut le cri mesuré d'un homme qui se présente avant tout comme démocrate et qui garde sa capacité de s'indigner au-delà du désenchantement créé par quelques rêves brisés.

Celui du grand soir de l'indépendance, au premier chef, qu'il perçoit désormais comme une quête à la fois stérile et paralysante pour la vie démocratique parce qu'on y sacrifie d'autres valeurs qu'il juge primordiales. « Le cul-de-sac de l'utopie indépendantiste ici (a) évincé de l'action politique traditionnelle les militants les plus sincères », écrit-il, notant qu'on les retrouve désormais dans l'action communautaire ou la rue. Plus près du citoyen, en somme, dont le Parti québécois a moins cure qu'à ses origines.

Pour une gauche concrète

La Révolution tranquille aura permis de doter les Québécois d'un État et d'institutions modernes qui



font encore envie, même si certaines vieillissent moins bien que d'autres. En revanche, cette vague de réformes a été faite d'en haut, par une poignée d'élus et de technocrates, observe l'auteur.

Cela a eu au fil des ans un double effet pervers : l'abandon par les citoyens de leurs responsabilités démocratiques et l'appropriation par cette élite du monopole de la vie politique.

Cela n'est en soi pas inquiétant, si on appartient à la droite, croit Courtemanche, car « elle n'a jamais proposé d'utopies, de grand rêve rouge, même si en son for intérieur elle nourrit bien un rêve, un projet parfait dans lequel il n'y aurait ni syndicats, ni presse libre, ni élections ». Mais pour la gauche... Encore faudrait-il qu'elle apprenne à devenir concrète, à se rapprocher des citoyens.

Voilà pourquoi, l'essayiste-journaliste préconise aux militants qui ont choisi la rue pour théâtre de leur action d'investir la vie démocratique au niveau municipal pour commencer.

Cela ne suffira pas toutefois. Il propose de parachever la Révolution tranquille qui, paradoxale-

ment, a maintenu l'élection nominale à un tour, héritée des Britanniques, le plus archaïque des modes de scrutin, celui qui avait donné six députés au Parti québécois en 1973 malgré 30 % des voix, mais qui 25 ans après lui apportait une majorité confortable de sièges même s'il avait obtenu moins de voix que le Parti libéral.

L'assainissement des règles de financement des partis politiques par René Lévesque a, certes, été un premier pas pour éloigner l'argent, « ennemi historique de la démocratie », rappelle Courtemanche. Aujourd'hui, croit-il, il faut oser la proportionnelle pour permettre l'émergence d'un véritable parti de gauche non embourbé dans la quête de l'indépendance comme l'Union des forces progressistes, ou d'un vrai parti vert, pour multiplier les points de vue ayant voix au chapitre.

Cela ne suffira pas, prévient-il. Il faut aussi modifier les règles de remboursement des dépenses électorales qui fixent à 20 % l'obtention nécessaire des suffrages pour qu'un candidat ait droit à ce que l'État assume l'ardoise. À ses yeux, 5 % représentent un seuil plus susceptible de favoriser l'émergence de courants nouveaux aptes à stimuler la vitalité de la démocratie.

Ces deux objectifs paraissent réalistes, aux yeux de Courtemanche, pour cimenter les divers courants qui déchirent la gauche quand elle n'est pas paralysée par l'utopie indépendantiste.

Viendra ensuite, peut-être, celui de la démocratie économique minimale, du droit au revenu. « Il ne s'agit pas de financer la lutte contre la pauvreté, mais d'investir dans la dignité. » Ensuite, pas avant.

★★★★

LA SECONDE
RÉVOLUTION TRANQUILLE
Démocratiser la démocratie
Gil Courtemanche
Boréal, 172 pages

L'autre économie américaine

ARIANE KROL

En 1992, Mark Young a été condamné à la prison à vie sans possibilité de libération conditionnelle. Son crime ? Avoir mis en contact des cultivateurs de marijuana avec des clients potentiels.

Au début des années 1950, la Californie cultivait le tiers des fraises américaines. Aujourd'hui, cet État fournit plus de 80 % de la production. Le secret de cette réussite ? Les producteurs de fraises, une culture qui exige énormément de travail manuel, peuvent compter sur une abondante main-d'œuvre immigrante illégale. Le travailleur migrant moyen est un Mexicain qui gagne moins de 7500 \$ US par an pour 25 semaines de travail. Son espérance de vie est de 49 ans.

Jusqu'au début des années 1990, un seul homme, Reuben Sturman, de Cleveland, en Ohio, contrôlait une très grande partie du commerce de matériel pornographique aux États-Unis. Après avoir tenté, à plusieurs reprises et sans succès, de le faire condamner pour obscénité, le gouvernement américain a finalement réussi à le mettre à l'ombre pour évasion fiscale. Résultat ? Des entreprises qui n'avaient rien à voir avec l'industrie du sexe se sont emparées du créneau. La location de films XXX fournit aujourd'hui le tiers des revenus de quelque 25 000 clubs vidéo indépendants aux États-Unis et rapporte environ 465 millions par an à des distributeurs comme DirecTV et AOL Time Warner.

Marijuana, travail au noir, pornographie. La visite de ces trois corridors de l'économie souterraine nous en apprend autant sur la société américaine que son économie officielle, affirme l'auteur de *Reefer Madness*, le nouvel essai (encore non traduit en français) du journaliste américain Eric Schlosser.

Le fossé entre les moyens mis en oeuvre pour réprimer la consommation de marijuana et de matériel pornographique et la relative impunité dont jouissent les entreprises qui fondent leur rentabilité sur

l'emploi de clandestins est en effet assez vertigineux. Mais les liens plutôt ténus qui unissent les trois chapitres de *Reefer Madness* font paraître la thèse d'ensemble assez décousue. Ce deuxième ouvrage d'Eric Schlosser n'a pas la puissance magistrale de son best-seller publié en 1997, *Les Empereurs du Fast Food (Fast Food Nation)*. Le manque de cohésion de l'ensemble n'enlève rien à la pertinence des trois essais qui le composent.

Ceux qui militent en faveur de la décriminalisation de la marijuana reconnaîtront certaines des anecdotes présentées dans le premier chapitre. En 1619, tous les ménages américains étaient obligés de faire pousser de la marijuana, dont le chanvre était alors largement utilisé. Est-il normal qu'aujourd'hui, les États-Unis dépensent 4 milliards par an dans l'espoir d'éradiquer cette herbe, s'interroge l'auteur.

Le dernier chapitre sur la pornographie, qui entrecroise habilement les destins de deux magnats du sexe, se lit comme un feuilleton.

Mais c'est en enquêtant sur un sujet beaucoup moins sexy que la drogue et la porno qu'Eric Schlosser donne toute sa mesure d'essayiste. Il utilise l'exemple des travailleurs agricoles illégaux pour prendre en défaut la grande théorie économique d'Adam Smith. « Laissez à lui-même, le libre marché cherche toujours une main-d'œuvre qui est affamée, désespérée et peu coûteuse », écrit Eric Schlosser.

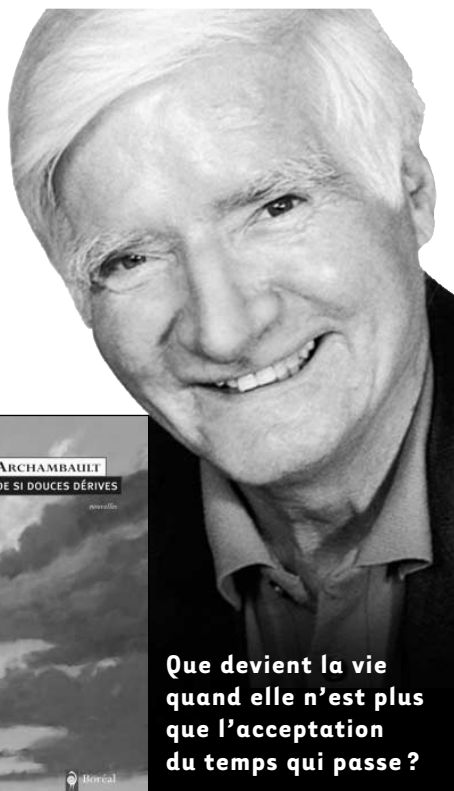
Toute à sa lutte contre l'ennemi venu d'ailleurs, l'Amérique semble en ce moment peu encline aux remises en question. Souhaitons-lui de daigner quand même poser les yeux sur le miroir que lui tend *Reefer Madness*.

★★★★

REEFER MADNESS : SEX, DRUGS,
AND CHEAP LABOR IN
THE AMERICAN BLACK MARKET
Eric Schlosser
Houghton Mifflin Company, 310 pages

3143129A

GILLES ARCHAMBAULT



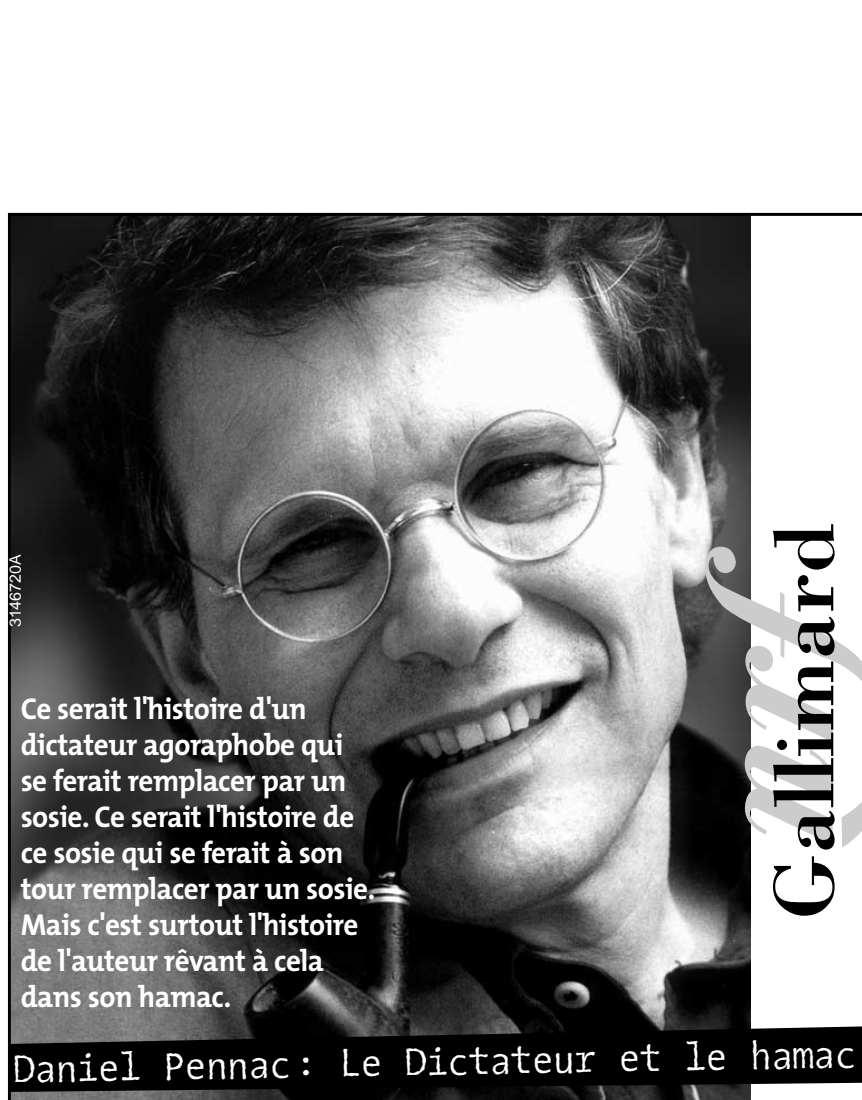
DE SI DOUCES DÉRIVES

Que devient la vie quand elle n'est plus que l'acceptation du temps qui passe ?

Nouvelles
168 pages • 17,95 \$

Boréal
40 ans
www.editionsboreal.qc.ca

3146720A



Daniel Pennac : Le Dictateur et le hamac

Ce serait l'histoire d'un dictateur agoraphobe qui se ferait remplacer par un sosie. Ce serait l'histoire de ce sosie qui se ferait à son tour remplacer par un sosie. Mais c'est surtout l'histoire de l'auteur rêvant à cela dans son hamac.

Gallimard

3143124A

YING CHEN



QUERELLE D'UN SQUELETTE
AVEC SON DOUBLE

Un cri de révolte contre les limites du temps et du corps

Roman
168 pages • 19,95 \$

Boréal
40 ans
www.editionsboreal.qc.ca



PARCOURUE PAR RÉAL PELLETIER

LA PRESSE D'AILLEURS

The Boston Globe

FINANCIAL TIMES

The Economist

The New York Times

The Sunday Telegraph

L'Iran s'inscrit-il dans le plan électoral de Bush?

L'Administration voudra garder le pouvoir en 2004 en jouant la carte de la guerre au terrorisme

Le président des États-Unis fait les manchettes en ce début de juin avec un intense périple diplomatique, au retour duquel il sillonnera les États-Unis en quête de fonds électoraux en brandissant l'étendard de la poursuite de la guerre au terrorisme. Ses conseillers anticipent déjà ce thème comme le meilleur atout électoral pour 2004, vu les perspectives moroses d'une reprise de l'activité économique.

George W. Bush débarque à Évian aujourd'hui et tout le monde a hâte de voir les images des premiers contacts qu'il aura avec le président français, Jacques Chirac, et le chancelier allemand, Gerhard Schröder, qui ont fait opposition à la guerre contre l'Irak. Puis le président quittera hâtivement le G8 en direction du Proche-Orient pour y faire avancer le plan de paix connu sous le nom de « Feuille de route ». Mais l'entourage politique du président mise davantage sur les nombreux autres voyages que fera M. Bush en juin — en Géorgie, à San Francisco, à Los Angeles, à Washington, à New York, à Miami et à Tampa, notamment — dans son rôle de collecteur de fonds en vue des élections de 2004.

Le président est déjà ouvertement en campagne électorale depuis deux semaines. Le *Boston Globe* a consulté sur Internet le site officiel de la réélection de Bush, un site qui transpire d'images et de sons évoquant la guerre au terrorisme, avec en avant-plan la photo du président levant un pouce triomphaliste.

Une circulaire construite elle aussi sur le thème dominant de la guerre au terrorisme a déjà été envoyée à plus d'un million de souscripteurs potentiels. Et ça marche : il y a 10 jours, M. Bush a présidé une rencontre de souscripteurs qui a rapporté la rondelette somme de 22 millions de dollars. « Notre travail n'est pas accompli. Les ennemis de la liberté ne sont pas inactifs, mais nous non plus. Nous n'arrêtons pas tant que les dangers auxquels fait face la civilisation n'auront pas été anéantis », d'expliquer le président.

Sus au terrorisme !

En face, les neuf candidats démocrates à l'investiture présidentielle trépigent, accusant le président de politiser la tragédie du 11 septembre. Le congrès républicain de 2004 se tiendra à New York, quelques jours avant l'anniversaire de la tragédie du World Trade Center. En désespoir de cause, l'opposition démocrate se prend à souhaiter que le peuple américain se scandalise que les républicains se



Le président Bush faisant étalage de la victoire militaire des États-Unis sur l'Irak, à bord du porte-avions USS Abraham Lincoln, le 2 mai dernier. Des images qui serviront éventuellement à sa campagne électorale de 2004 aux frais des contribuables, se plaignent les démocrates.

Photo d'archives REUTERS

servent du 11 septembre comme arme politique. Mais les analystes démocrates ont déjà compris que le président mettra le paquet sur la guerre au terrorisme, l'état prévisible de l'économie d'ici novembre 2004 ne lui procurant pas d'arguments de réélection convaincants.

Et M. Bush est fort dans la sollicitation de fonds électoraux. Il avait déjà battu tous les records aux élections de 2000. Cette fois, son comité anticipe amasser 200 millions avant l'élection de 2004. On a déjà catégorisé les souscripteurs : les « Pioneers » sont sollicités pour 100 000 \$ chacun ; les « Rangers » pour 200 000 \$.

Tout le monde en convient : le thème de la guerre au terrorisme est porteur, à la condition que cette guerre puisse être illustrée. Les récentes attaques terroristes attribuées à Al-Qaeda survenues à Riyad servent mal l'image d'une Maison-Blanche victorieuse dans sa guerre. Par ailleurs, si le plan de guerre engendré par les événements du 11 septembre a produit pour l'administration deux temps forts avec les « victoires rapides » obtenues en Afghanistan puis en Irak, il n'est pas dit qu'elles agiront encore sur l'électeur dans 16 mois. Ce qui amène des observateurs à croire que la Maison-Blanche voudra, dans l'intervalle, ajouter un

nouveau trophée de chasse à sa collection, l'Irak par exemple.

L'hypothèse Iran

Ces analystes n'inventent rien. Il y a deux jours, le *Financial Times*, de Londres, écrivait en manchette que le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, fait campagne à Washington pour qu'un « changement de régime » en Iran devienne politique officielle de l'administration Bush.

M. Rumsfeld justifie sa requête par l'évolution rapide du programme nucléaire de l'Iran et par sa conviction que l'Iran a donné asile aux militants d'Al-Qaeda qui ont commis une série d'attentats en Arabie Saoudite.

La position de M. Rumsfeld, pourtant, rencontre des résistances chez les décideurs à Washington. Le directeur de la CIA, George Tenet, qui n'en est pas à ses premières divergences avec le Pentagone, ne souscrit pas à l'idée d'un rôle joué par l'Iran dans les attentats de Riyad. Quant à la conseillère à la Sécurité nationale, Condoleezza Rice, elle s'efforce de calmer le débat sur l'Iran, rapporte le *FT*. Les États-Unis s'en tiennent pour l'instant à des démarches diplomatiques distantes. Et on fait savoir dans l'entourage que, même si un

« changement de régime » en Iran devenait politique officielle de l'Administration, cela pourrait vouloir dire un appui aux forces de l'opposition et des pressions économiques, mais pas nécessairement une intervention militaire.

M. Rumsfeld néanmoins obtient des appuis dans sa démarche, les néo-conservateurs hors de l'administration haussant le ton dans leur exigence que cesse le régime théocratique en vigueur en Iran. Certains voient dans la requête du secrétaire à la Défense une pression faite sur les législateurs pour qu'ils adoptent un projet de loi accordant 50 millions de dollars à des opposants iraniens qui réclament un référendum sur la démocratie laïque en Iran. Profiterait de cette manne, notamment, Reza Pahlavi, fils du dernier shah d'Iran, qui réside en Virginie.

L'Administration Bush, dans l'intervalle, durcit ses positions à l'égard de l'Iran. On vient d'imposer des sanctions contre la société chinoise Norinco, accusée d'avoir procuré de la technologie nucléaire à l'Iran, et contre des entreprises de Moldavie pour les mêmes raisons. Condoleezza Rice a avoué que l'Iran occupera une place importante dans les entretiens qu'aura ces jours-ci le président Bush avec le président chinois, Hu Jianto, et

celui de Russie, Vladimir Poutine.

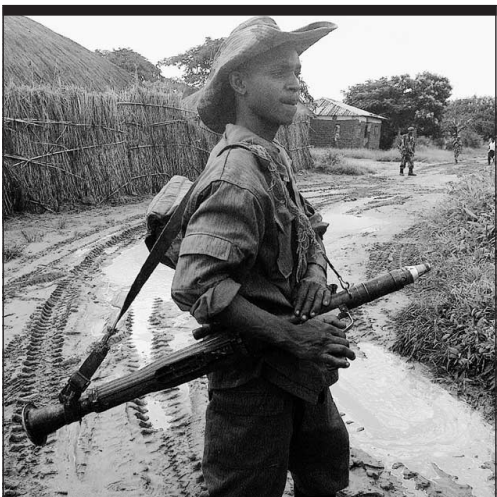
À ce moment-ci, l'Administration fait passer le message qu'elle n'est pas intéressée à ouvrir un nouveau front au Moyen-Orient au moment où la « Feuille de route » relative au conflit israélo-palestinien fait son chemin. Mais cette administration garde aussi en tête une autre feuille de route qui, celle-là, conduit à la réélection du président Bush et des élus républicains en novembre 2004. Cette feuille de route-là, elle est marquée du sceau de la guerre au terrorisme. Et le principal conseiller de Bush en matière politique, Karl Rove, l'a dit en janvier dernier, au désarroi des démocrates : « On peut en appeler au peuple sur cette question-là ! »

Il est évident que depuis un certain 11 septembre, les Américains souscrivent assez aisément à ce thème. Ce qui n'empêche pas les démocrates de croire que Bush fils pourrait à terme subir le sort de Bush père, qui a essuyé la défaite pour des raisons économiques, malgré une victoire militaire dans le Golfe. N'en croyez rien, suggère *The Economist*, qui évoque justement l'influence qu'exerce un homme comme Karl Rove, architecte de la victoire de 2002 qui a donné le Sénat et la Chambre des représentants aux républicains, et animateur de la vaste campagne de souscription électorale qui s'amorce et qui occupera une bonne partie du temps du président d'ici novembre 2004.

Science de la gestion

Karl Rove a probablement quelque chose à voir aussi avec l'art de la gestion de la Maison-Blanche, élevée au rang de véritable science, écrit le chroniqueur Bill Keller, dans le *New York Times*. Cette science tient compte notamment du coup de foi chrétienne retrouvé par l'individu Bush. L'auteur ne croit pas, contrairement à certaines idées reçues, que la foi de M. Bush préfigure le contenu de ses décisions législatives, mais pense plutôt qu'elle lui procure le sens de la décision et la confiance en soi qu'on lui connaît.

On trouve effectivement chez George W. une détermination du geste et du verbe qu'on décelait mal chez le père. David Frum, ex-rédacteur de discours du président, n'en revient pas de la « décence, de l'honnêteté, de la rectitude, du courage et de la tenacité » que réussit à projeter George W. Bush. Cité par le *Telegraph*, de Londres, M. Frum rejette l'idée que le président soit manipulé par le vice-président, Dick Cheney. Mais contrairement au chroniqueur Keller, il croit que ses décisions clés sont personnelles et précèdent de sa vision du bien et du mal.



The Economist

Militarisme

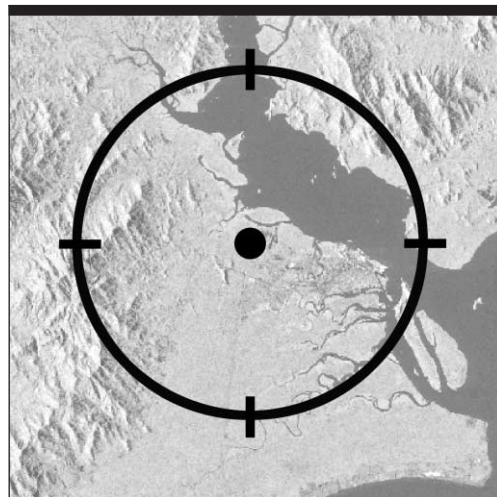
L'ACTUALITÉ courante n'en a que pour la guerre au terrorisme ou les guerres officielles comme celle qui vient de se dérouler en Irak. Pourtant, note *The Economist*, les guerres civiles plus ou moins oubliées, comme celles qui se manifestent au Congo depuis plusieurs années, font un nombre de victimes autrement plus considérable. Le bilan des guerres civiles au Congo depuis 1998 atteint entre 3,1 et 4,7 millions de morts, ce qui dépasse de beaucoup n'importe quelle autre guerre dans le même temps. Ces guerres civiles ont leurs caractéristiques propres. Plutôt que des armées régulières, elles impliquent généralement des milices irrégulières. Les victimes se comptent surtout chez les civils, plus souvent qu'autrement non armés. Il y a un siècle, la plupart des conflits opposaient des nations et 90 % des morts étaient des militaires ; aujourd'hui, la majorité des conflits sont des guerres civiles et 90 % des victimes sont des civils. Il y a 40 ans, les guerres civiles étaient moins fréquentes à cause de la structure coloniale de gouvernement, mais depuis la fin de la guerre froide, un relâchement a fait que les guerres civiles ont augmenté au point qu'un pays sur huit aujourd'hui a vécu un conflit intérieur faisant au moins 1000 morts.



Herald Tribune

Déviotionnisme

INVESTIR dans des entreprises qualifiées de responsables au plan de l'éthique ou de l'environnement fait sourire bien des analystes, des conseillers ou des investisseurs chevronnés, prompts à y voir une excentricité ou une blague. Pourtant, le chroniqueur financier James K. Glassman, dans l'*International Herald Tribune*, n'y voit rien de tel. Les investisseurs américains ont retiré 13 milliards de dollars des fonds communs de placement au premier trimestre et en ont injecté 185 millions dans des fonds dits responsables au plan de l'éthique ou de l'environnement. Il existe maintenant plus de 200 de ces fonds sur le marché ; la plupart sont de taille minuscule, mais 18 gèrent plus de 100 millions de valeurs et quatre plus d'un milliard. Et ça rapporte. L'indice Domini Social-400, qui évalue la performance d'entreprises soumises à un jeu de critères relatifs à l'éthique et à l'environnement, révèle qu'elles ont rapporté une moyenne de 9,64 % par an ces 10 dernières années, contre 9,66 % pour le Standard & Poor's-500. À la Bourse de Londres, 100 livres investies dans l'entreprise « éthique » il y a 10 ans valent 319 livres aujourd'hui, contre 318 pour les 100 livres investies dans les autres valeurs. Aux États-Unis à ce jour, 13 milliards de dollars sont investis dans les entreprises « responsables ».



Herald Tribune

Équilibrisme

LES DIVERGENCES frappant les rapports entre les États-Unis et l'Europe concernent le plus souvent les affaires commerciales ou militaires. Il est un secteur litigieux qui émerge moins souvent dans l'actualité : celui de la navigation par satellite. Les Européens ont décidé la semaine dernière de mettre sur pied leur propre réseau de navigation satellitaire, Galileo, avec la participation possible de la Chine et d'autres pays. Ce type de système de navigation répond à toutes sortes d'objectifs, commerciaux comme militaires, entre autres. Le système américain en usage a permis par exemple de situer avec précision les objectifs de bombardement en Irak. Les Européens ont présentement recours au système américain et à son équivalent russe, mais les deux systèmes relèvent des militaires et peuvent devenir inaccessibles sans avertissement. Les négociations entre l'Union européenne et l'Agence européenne de l'espace pour un système européen ont finalement abouti lundi dernier, indique l'*International Herald Tribune*, et Galileo devrait être au point en 2008, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Italie assumant le gros du financement. L'orientation récente de la diplomatie américaine aurait accéléré l'entente.

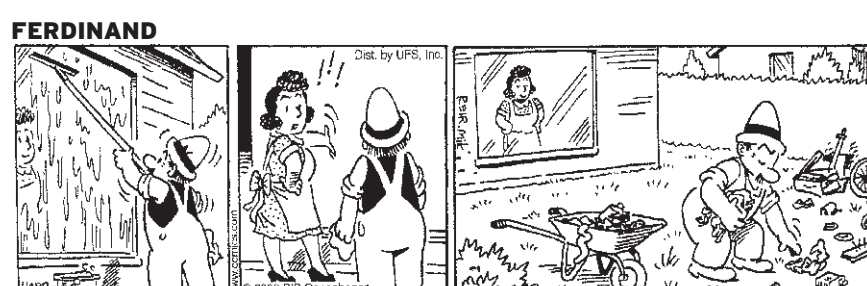
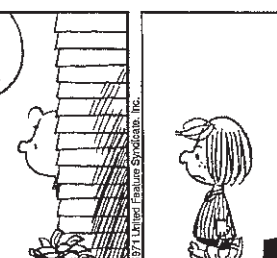
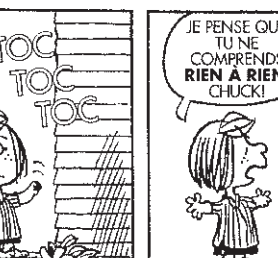
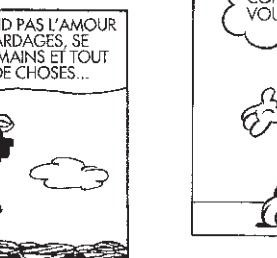
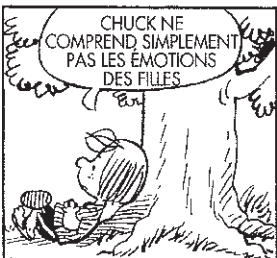
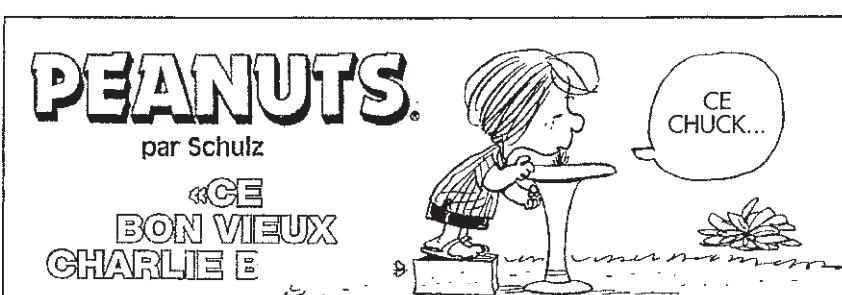
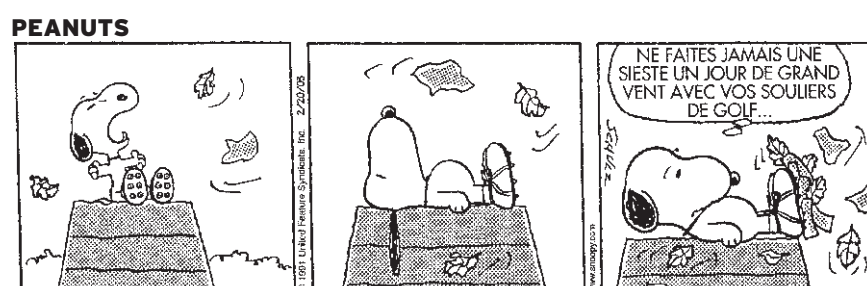
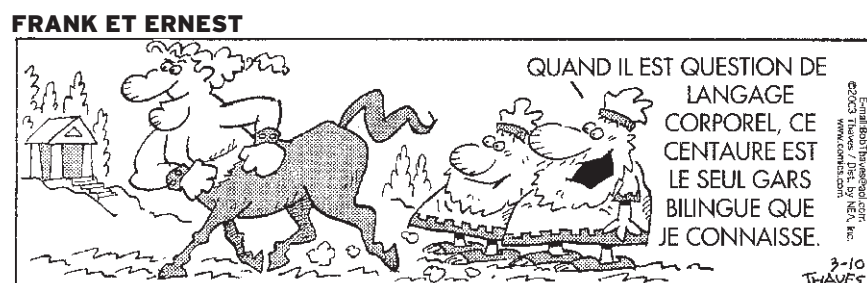
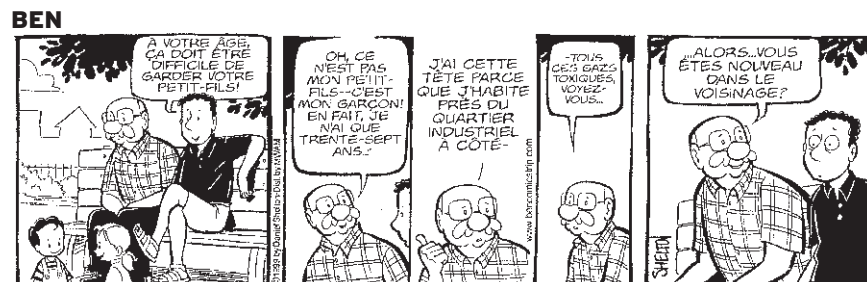
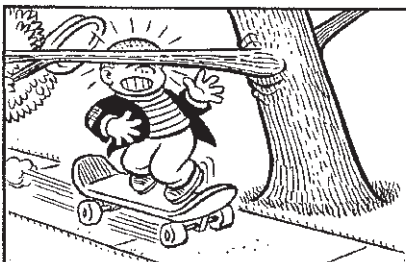
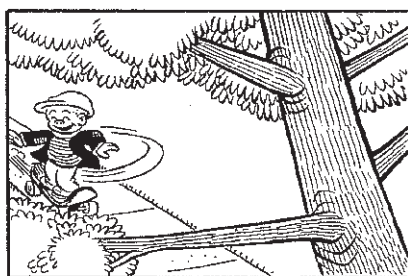
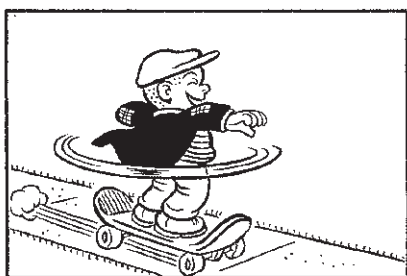
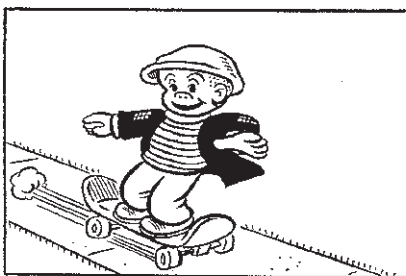
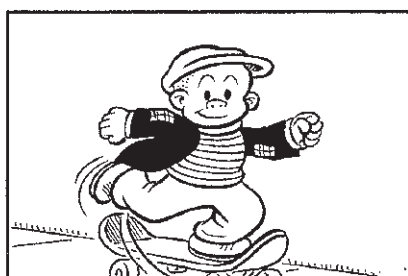
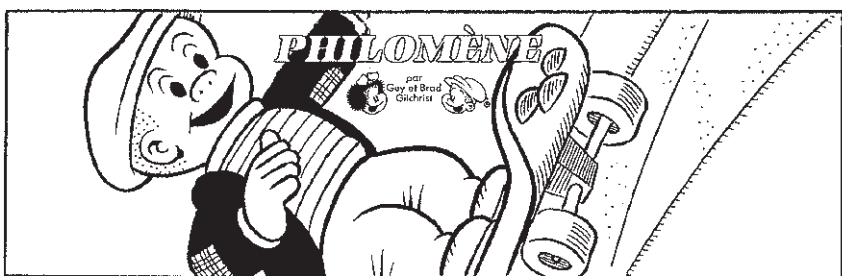


Los Angeles Times

Socialisme

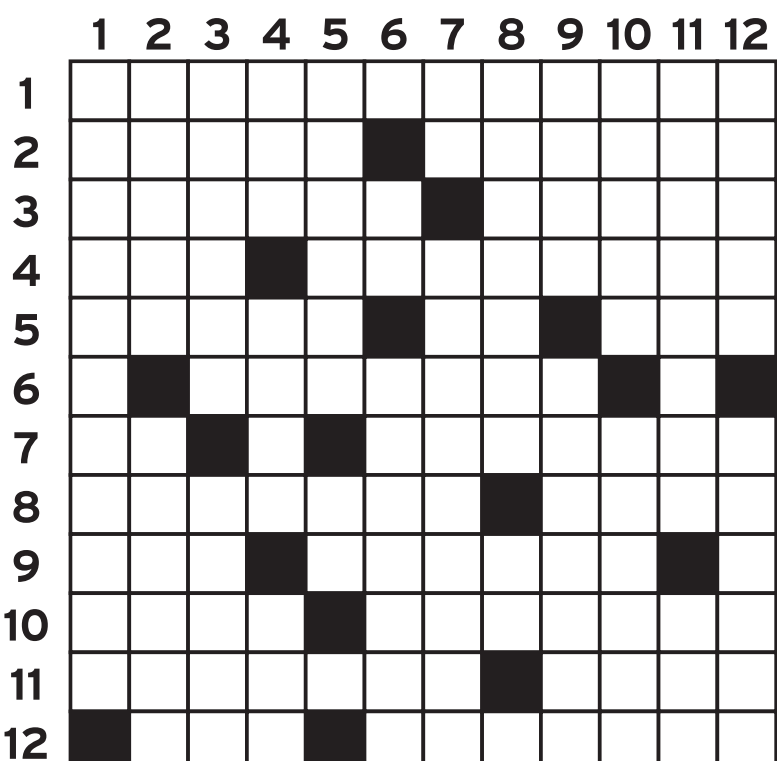
ON L'IGNORAIT, mais l'administration Bush est porteuse de grands plans socio-démocrates, à la frontière du socialisme. L'écrivaine Barbara Ehrenreich en veut pour preuve, dans le *Los Angeles Times*, les plans élaborés pour la reconstruction de l'Irak. Quand le secrétaire d'État, Colin Powell, dit que « le pétrole irakien appartient au peuple irakien », personne ne regimbe chez Exxon Mobil en pensant que ce principe généreux pourrait s'appliquer aux États-Unis. Même générosité en matière d'enseignement : on réparera les écoles, les infrastructures et même les plus pauvres des citoyens irakiens auront droit à l'enseignement. Mais jusqu'à nouvel ordre, ça ne vaudra que pour l'Irak, poursuit, pince-sans-rire, M^{me} Ehrenreich. Même chose en santé : il y aura, en un tournemain, des soins de qualité pour tout le monde en Irak, un programme universel d'un genre qui échappe aux citoyens américains depuis au moins un demi-siècle. Le tout dans un climat démocratique bon enfant, qui a fait dire au secrétaire à la Défense Rumsfeld, par exemple, à propos de la mise à sac du musée d'archéologie de Bagdad, que « les gens libres sont libres de commettre des erreurs et des crimes ». La représentante de Los Angeles Maxine Waters se plaint de s'être battue toute sa vie pour ce grand jeu de compassion, pour constater en fin de course que ses taxes le matérialiseront... en Irak.

LA PETITE PRESSE



MOTS CROISÉS

www.hannequart.com



1 juin 2003

06817

HORIZONTELEMENT

- Voracité.
- Groupé - Convenable.
- Approuver - Monté.
- Dénudés - Résulter.
- Héroïne - Partie de lustre - L'hégire est celle de l'islam.
- Léger coup donné sur le nez.
- Symbole chimique - Grands luths.
- Espaces de temps - Terrain où l'on bat le grain.
- Déesse marine - Organe femelle des plantes à fleurs.
- Classements - Écorces de la tige du chanvre.
- Emploi du temps - Autre nom de la baudroie.
- Venus au monde - Liquide pétrolier.

VERTICALEMENT

- Pomme verte.
- Donne par testament - Bruit sourd et continu.
- Animal marin comestible - Étoffe à reflet changeant.
- Article - Fait manger de force - Partie d'un canal.

- Pas chaleureux - Neptunium.
- Dieu - Que l'on se réserve exclusivement.
- Abréviation religieuse - Effluves agréablement.
- Érable ornemental - Titane.
- Naturel - Déchiré superficiellement.
- Ancien bâtiment - Exhaussement de terre obtenu par certaines formes de labour.
- Renverser la direction - Écoute la liste.
- Allongé - Judicieuse.

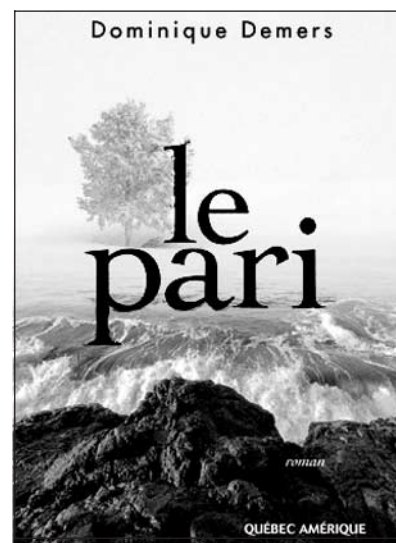
SOLUTION AU PROCHAIN NUMÉRO

1	B	O	U	R	G	E	O	N	R	A	M
2	R	U	S	E	E	S	A	F	A	R	I
3	O	R	E	I	L	L	E	A	J	A	X
4	C	L	N	E	I	L	A	R	A	S	E
5	H	E	R	E	C	R	U	C	H	E	
6	E	T	E	A	R	E	T	E	R	B	
7	T	S	E	N	A	T	E	U	R	L	
8	T	I	T	R	E	R	U	R	A	L	E
9	E	M	E	U	T	I	E	R	L	A	S
10	B	E	C	H	O	C	N	E	S		
11	O	U	S	T	D	I	S	E	U	S	E
12	R	E	C	E	L	E	R	E	R	O	S

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO 06816

LE PARI de Dominique Demers

- 26 -



À seize heures, j'eus l'impression d'avoir terminé une course de fond. Une autre journée de vaincue! Micheline Tanguay s'approcha comme je passais devant la préposée à l'accueil. Les deux femmes m'interpellèrent en même temps et la préposée me tendit un sac de papier brun.

Un patient a laissé ça pour vous, docteur Laforest. Monsieur Sabourin, je crois. Il dit que vous l'avez vu à l'urgence hier.

Le sac contenait une paire de pantoufles jaunes et rouges assez laides, tricotées à la main. Une petite carte était épinglée à l'une d'elles : *Merci pour tout ce que vous avez fait pour mon mari. Il dit que vous êtes un ange. Gertrude Sabourin.*

Micheline se moqua gentiment de moi.

Je te dis que tu vas être sexy avec ces trucs-là aux pieds, Max. C'est pas juste. Tu es toujours la chouchose des patients. En passant, je te dois un repas gastronomique à la cafétéria. Tu avais raison pour le cas dont on discutait hier... C'est bien de l'hyperparathyroïdie!

Simon m'attendait avec une table bien mise, un poulet à l'estragon, du riz persillé, des carottes bouillies, et une note bien visible à côté du téléphone. *Sylvie a téléphoné. Elle veut absolument que tu rappelles.*

J'ai déposé un baiser rapide sur la joue de Simon en remarquant au passage que la peau de son cou était légèrement plissée et moins ferme. Simon allait bientôt fêter son cinquantième anniversaire, mais il paraissait encore plus jeune que bon nombre de mes collègues ayant à peine franchi le seuil de la quarantaine. L'idée que sa peau se froisse et qu'il se transforme un jour en vieillard me troubla. Il m'avait toujours paru si solide qu'inconsciemment je l'imaginai inaltérable.

Ça sent bon... mais je suis crevée. J'ai presque envie de m'éten-

dre quelques minutes. T'as eu une bonne journée?

Notre équipe l'a emporté 3 à 2. Les gars sont vraiment formidables!

J'avais complètement oublié que les jeunes de l'équipe de soccer intercertifié jouaient contre Laval aujourd'hui. Des adversaires de taille, mais Simon était un entraîneur du tonnerre, adoré de ses joueurs. Ils étaient prêts à se défoncer pour lui.

Bravo! T'es un as! Non, vraiment, Simon, je suis sûre que tu fais du super bon boulot avec tes gars.

T'as vu la note à côté du téléphone?

Ouais... Je m'y attendais.

Sylvie a mentionné que tes parents allaient fêter leur cinquantième anniversaire de mariage. Tu ne m'en avais pas parlé...

Tu savais qu'ils n'étaient pas divorcés, qu'ils ont attendu dix ans avant de me fabriquer et que je viens d'avoir quarante ans. Fais le compte... Simon replia son journal. Il se leva tranquillement et s'approcha de moi. Je fus surprise, comme cela m'arrivait souvent depuis qu'on se connaissait, de redécouvrir combien il était beau. Des traits réguliers, un corps parfait,

musclé sans être massif, un bon sourire, des yeux tendres. La première fois qu'elle l'avait vu, Sylvie s'était exclamée, jalouse :

C'est pas juste, Max. T'as toujours eu les plus beaux. C'est un vrai péché ambulatoire, ce gars-là. Il aurait dû tenter sa chance comme mannequin.

Simon avait failli s'étouffer en l'entendant. Sylvie était mannequin à l'époque. Elle n'avait pas eu beaucoup de succès, mais elle s'était reprise en fondant une agence et, depuis, ses affaires allaient bien. Le pauvre Simon, que j'avais pourtant prévenu, avait été complètement désarçonné, ce soir-là, par l'exubérance et la redoutable franchise de ma vieille amie, mais au bout d'une heure il était déjà séduit. Je n'étais pas surprise: il me semblait impossible que quiconque puisse résister au charme de Sylvie.

Je parvins à sourire en songeant à mon amie d'enfance. Avait-elle réussi à conserver intacte cette formidable énergie qui l'animait? quand remontait cette unique rencontre avec Simon à Montréal? Quinze ans? Déjà? Depuis, nous avions seulement bavardé au téléphone à quelques reprises. Sylvie avait eu deux enfants. Elle m'avait d'ailleurs priée d'être marraine du premier, mais j'avais refusé maladroitement sous prétexte qu'avec ma charge de travail à l'urgence j'aurais fait une bien mauvaise marraine.

À SUIVRE



Éditions Québec Amérique
www.quebec-amerique.com

© 1999 Éditions Québec Amérique Inc.

LE CARNET D'OBSERVATION

Paco, le miraculé...

UN AVIS de recherche lancé dimanche dernier a permis à Frédéric Daly, de Saint-Hubert, de retrouver son perroquet gris d'Afrique. Un petit miracle ! L'oiseau a été recueilli à... Dorval.

Le dimanche précédent, Paco-le-fugueur avait réussi à s'évader de sa cage pour s'enfuir vers l'Est. Mais plus tard au cours de la journée, il avait été observé en direction contraire, alors qu'il volait vers l'île Saint-Hélène. Le lendemain, il était à Dorval, au bord du fleuve, dans la cour d'un marché aux fleurs. Il s'est laissé approcher sans difficulté et a été confié à l'animalerie Petland.

« Quand l'oiseau nous est arrivé, raconte Anne-Marie Binette, une des techniciennes de la boutique, il était affamé et fatigué. Il a dormi toute la journée. » Les employés du magasin estimaient qu'il s'agissait probablement d'un oiseau des environs. Mais après une semaine de soins, toujours sans nouvelles de son maître, on songeait à le mettre en vente. C'est Jean Guérin, client fidèle et lecteur de *La Presse*, qui a signalé la présence du perroquet à son propriétaire.

Il est extrêmement rare de retrouver un oiseau de volière en fugue. Sans point de repère, l'animal panique et se perd rapidement. Non seulement devra-t-il ensuite trouver de la nourriture, mais il lui faudra aussi déjouer les rapaces. En raison de leurs couleurs vives, ces oiseaux attirent rapidement l'attention et deviennent des proies faciles. Quant aux gros perroquets, ils peuvent voler sur de grandes distances comme on a pu le voir avec Paco. S'ils réussissent à survivre, ils ont une chance d'être récupérés par un bon Samaritain mais reviennent rarement leurs propriétaires légitimes.

L'aventure de Paco devrait servir de leçon. Il faut absolument tailler les plumes des ailes des perroquets et autres gros oiseaux de cage même s'ils volent librement dans la maison et passent la plupart du temps sur leur perchoir. Fini les risques d'évasion. On évite aussi les incidents dont certains sont mortels, comme cela est arrivé à ma calopsitte Surprise, dont j'avais tardé à tailler les plumes. Elle s'est mise à voler et est entrée en collision avec les pales d'un ventilateur de plafond. Je m'en veux encore aujourd'hui.

Un colvert arboricole

MON COLLÈGUE Ricardo Larrivé a eu toute une surprise la semaine dernière. En effectuant ses travaux de jardinage, il a aperçu une cane colvert nichant sur un tronc d'arbre, à la jonction de plusieurs branches, à environ deux mètres du sol, à quelques pas de la rue. L'oiseau couve neuf oeufs et l'éclosion devrait avoir lieu sous peu.

Il est plutôt inusité que ce canard construise son nid dans un arbre mais la chose se produit de temps à autre. Néanmoins, plusieurs autres espèces sont arboricoles au moment de la nidification, le canard branchu étant le plus connu d'entre eux. Le grand harle (grand bec-scie), le harle couronné (bec-scie couronné) de même que les garrots nichent aussi dans les cavités d'arbres souvent creusées par les grands pics, parfois à une hauteur de 10 à 15 mètres au-dessus du sol.

Une fois les oeufs éclos, la femelle sort du nid et s'installe au sol en appelant ses petits pour les inciter à partir à conquête du vaste monde. Elle doit montrer une certaine persuasion mais tôt ou tard, les canetons se lanceront dans le vide. L'épais duvet de l'oïsson permet d'absorber le choc de l'atterrissage brutal. En réalité, les premiers pas vers un point d'eau sont souvent plus périlleux à cause des prédateurs.

Des oiseaux pour les enfants

C'EST aujourd'hui que le Zoo et refuge d'oiseaux exotiques Icare ouvre ses portes pour la saison estivale. On y trouve 400 oiseaux de 60 espèces, dont de nombreux perroquets. Les enfants pourront cette année découvrir les nombreux oiseaux et oisillons de basse-cour, dont des poules dites de fantaisie, des paons, des canards, des faisans et des oies. Organisation sans but lucratif, le zoo est situé à Roxton Pond, tout près d'Acton Vale. On peut aussi s'y rendre facilement par Granby. Les frais sont de 9 \$ par adulte. Le tarif familial (deux adultes et deux enfants de moins de 16 ans) est de 24 \$. On se renseigne au 450-375-6118.

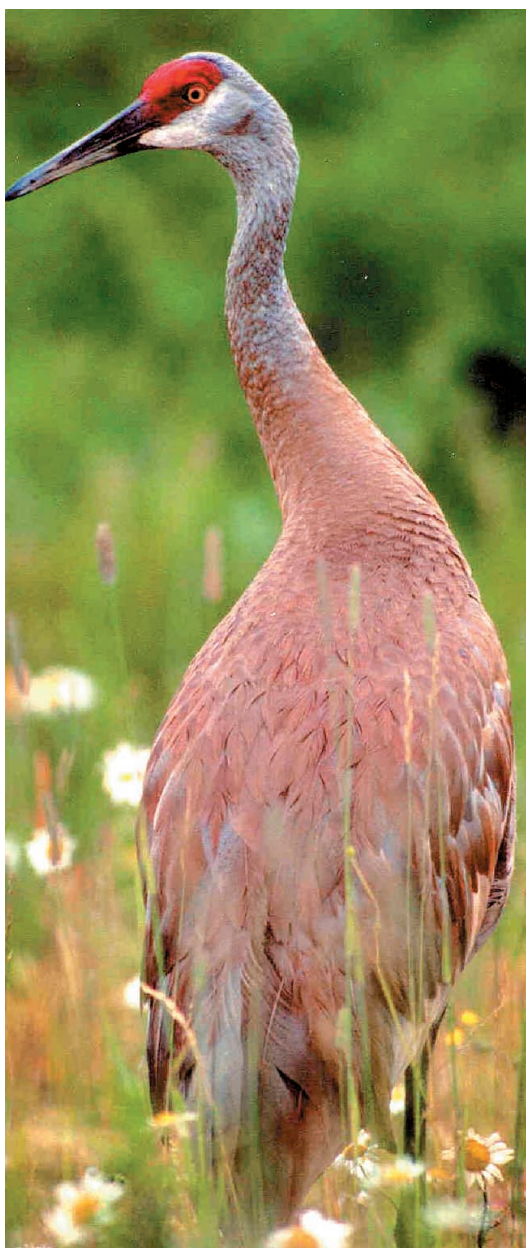


Photo MICHEL BOULET, collaboration spéciale

Une grue du Canada en visite dans un champ fleuri dans la région du lac Mégantic.



Photo VINCENT LAMOUREUX, collaboration spéciale

Un grand héron dégustant sa proie.



Photo CLAUDE PONTHEUX, collaboration spéciale

Un carouge à épaulettes femelle sur une tige de quenouille.

Quatre secondes magiques



PIERRE GINGRAS À TIRE D'AILE

Photographe amateur depuis presque 20 ans, Claude Ponthieux, de Sherbrooke, s'adonne moins à son hobby mais quand il utilise son appareil, c'est un succès.

« Photographier des oiseaux demande un temps fou, explique-t-il. Il faut bien se préparer, attendre le moment propice, être toujours aux aguets. Souvent, la scène la plus intéressante ne dure que quelques secondes. C'est justement ce qui s'est produit avec le carouge, un oiseau vif toujours en mouvement. Heureusement que j'avais un appareil motorisé. »

La femelle carouge, présentée aujourd'hui, lui a valu le premier prix de la catégorie libre au concours le Biodôme/*La Presse*. Technicien dans une boutique de matériel photographique, Claude Ponthieux avait déjà obtenu le grand prix du concours l'an dernier, avec une photo de merle transportant de la boue pour faire son nid. L'oiseau s'était arrêté quatre secondes devant lui.

Photographié dans le marais Saint-François, à l'extrémité du lac Magog, dans les Cantons-de-l'Est, le carouge ne s'est guère attardé plus longtemps. « J'avais vu l'oiseau se percher à quelques reprises sur cette quenouille. J'ai placé mon trépied en conséquence et j'ai attendu. Il est passé de nouveau et a pris une pose particulière, une fraction de seconde. »

La grue du Canada photographiée par Michel Boulet, de Montréal, deuxième prix catégorie libre, a montré une plus grande collaboration. Le grand échassier s'est attardé durant six longues semaines dans les champs des environs de Nantes, dans la région du lac Mégantic, au cours de l'été 2000. Un visiteur plutôt inusité dans ce coin de pays, où M.

Boulet passait lui aussi ses vacances. « L'oiseau arpente tranquillement un pré fleuri. L'endroit était isolé et la grue, peu farouche. Je l'ai approchée à une douzaine de mètres de distance. J'avais un objectif de 700 mm, tout ce qu'il fallait pour mettre en perspective ses coloris. »

Troisième lauréat, Vincent Lamoureux raconte que sa rencontre avec le grand héron a eu lieu au cours de la fin de semaine suivant le tragique 11 septembre. « J'étais encore sous le choc et je suis allé visiter le parc de l'île Bizard pour me remonter le moral. Ce matin-là, il y avait une effervescence incroyable. Les oiseaux étaient partout. Des grandes aigrettes, des hérons, des canards et un grand héron qui chassait tout près avec succès, comme on peut le voir. La vie ne s'était pas arrêtée. J'ai utilisé six ou sept films, le temps de le dire. J'avais retrouvé ma bonne humeur. »

Membre d'un club de photographes amateurs, Vincent Lamoureux fait surtout de la photo de nature depuis 25 ans. Les oiseaux ne sont pas sa spécialité mais dès que l'occasion se présente...

Que faire avec un perroquet qui mord?

UNE QUESTION qui revient de temps à autre dans le courrier mais qui ne concerne pas uniquement les grands perroquets. Les petits aussi peuvent mordre. Je me souviens qu'une de mes calopsittes devenait agressive lorsque je la dérangeais alors qu'elle couvait ses oeufs (pourant stériles faute de mâle). Elle pouvait me mordre le doigt jusqu'au sang.

Lise Mailloux, de Lorraine, voulait un oiseau facile à apprivoiser, aimant se faire caresser. « Comme notre budget ne nous permettait pas l'achat d'un gros perroquet, nous avons acquis dans une animalerie une conure à joues grises âgée de moins d'un an », écrit-elle.

« Dans ses bons moments, nous avons du plaisir avec elle. Elle se laisse flatter et dit : salut Kiwi ! Mais nous avons maintenant un problème. Elle nous mord les oreilles et le cou. Je n'ai plus le goût de la sortir de sa cage et mon mari ne la prend plus sur son

doigt même s'il désire toujours la garder. Y a-t-il une façon de la corriger ? Mordrait-elle toujours ainsi ? J'ai besoin de conseils sinon j'en ferai un BBQ un de ces dimanches. »

J'ai consulté deux expertes pour répondre à vos questions. Johanne Vaillancourt est connue des amateurs de perroquets depuis des années pour ses conseils sur le comportement des « becs crochus », comme on désigne parfois ces oiseaux. Elle est aussi consultante sur le sujet et son site Internet est intéressant (www.perroquet-perroquets.com). Son courriel : centreavai-re@netc.net

Quant à Michèle Aubin, elle élève des psittacides depuis des années et est copropriétaire du Zoo et refuge d'oiseaux exotiques Icare, à Roxton Pond.

Il faut rappeler, insiste M^{me} Aubin, que l'oiseau se sert de son bec pour explorer son univers, se défendre et établir sa domination. Il est possible, croit-elle, que la conure soit

en train de vivre son adolescence, le passage à la vie adulte, une période où l'oiseau tente d'établir sa domination parmi ses congénères dont font maintenant partie Lise Mailloux et son conjoint. Chez les petites conures, cette étape survient à l'âge de 6 à 15 mois. Par ailleurs, il n'est pas impossible que l'oiseau soit en période nuptiale. « Pendant deux à trois semaines, il ne se possède plus, dit-elle. Il pourra alors mordre ou mordiller fréquemment. Le phénomène n'a rien d'agréable mais il est temporaire. »

Il est inutile de gronder votre conure, affirme pour sa part M^{me} Vaillancourt. « Si l'habitude persiste, il faut plutôt l'amener à comprendre que mordre est un comportement inacceptable chez vous. Dès que le perroquet mord, il faut le prendre en évitant le contact visuel, sans lui adresser la parole. On le place ensuite dans un endroit où il restera seul pendant quatre ou cinq minutes. » Ne jamais lui faire réintégrer sa cage, qui est son refuge naturel et non un endroit de punition.

Évitez aussi de l'installer sur un perchoir où il se retrouve fréquemment. Vous devriez refaire votre petit manège chaque fois qu'il mord. La situation devrait s'améliorer dans une semaine ou deux, soutient M^{me} Vaillancourt.

Dans mon cas, j'ai constaté que mon perroquet gris d'Afrique avait tendance à mordre avec vigueur lorsqu'il avait une crainte subite ou une violente envie de faire caca, trouvant inconfortable la position perchée sur mon doigt.

Soulignons que le terme « conure à joues grises » n'existe pas en français et qu'il y a plusieurs espèces de ce groupe qui ont effectivement les joues grises (conure de Weddell, conure perlée, conure veuve, conure de Deville, etc.). Il est d'ailleurs malheureux que la plupart des animaleries ne fasse pas le moindre effort pour utiliser la nomenclature internationale pour désigner leurs oiseaux, ce qui éviterait de nombreuses erreurs d'identification.